



Traits de génies d'hier et d'aujourd'hui au **MBAM**
Page E 3



Kent Nagano: retour sur un succès qui dérange
Page E 9

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 AVRIL 2013



Kristin Scott Thomas (l'épouse) et Fabrice Luchini (prof de français). Ci-dessous, Ernst Umhauer (l'étudiant et feuilletoniste surdoué), en compagnie de son professeur.

Dans la maison aborde le choc du réel et de la création, avec le triomphe de cette dernière



ODILE TREMBLAY
à Paris

On ne présente pas le cinéaste François Ozon, un des phares français de la nouvelle Nouvelle Vague. Depuis son premier long-métrage *Sitcom* en 1998, aux couleurs pasoliniennes à la *Teorema* (un rat blanc faisait basculer les destins familiaux), il a fait montre d'une audace, d'un éclectisme, d'un art de jongler avec les dimensions, tâtant du merveilleux et du grotesque, osant les anges et les fantômes.

Avec *Dans la maison*, autobiographie fantasmée, François Ozon nous entraîne à travers le regard de Claude, un jeune garçon, qui agit comme révélateur pour ceux qui croient sa vie, façon *Teorema* là



François Ozon

aussi. En espionnant puis en pénétrant dans l'intimité familiale d'un de ses camarades d'école, le jeune Raffa, il en écrit le feuilleton quotidien, lu par un enseignant qui participe à cette vie de famille par ricochet et le pousse à en dévier le cours. Mise en abyme, donc.

Le cinéaste de 45 ans est une vieille âme, doublée d'un esprit cartésien qui décorique ses intentions, prépare minutieusement ses plans, ses climats. Il est précis à l'heure d'en témoigner, s'avoue espion voyeur dans son rôle d'écrivain. Son œil est un œil de mouche, aux mille facettes. Son envoûtant *Sous le sable* en 2001, avec regard profond sur le deuil et le vieillissement, ses ludiques et complexes *8 femmes* et *Potiche*, l'ont entraîné à tous les confins. Il aime faire basculer

l'esprit de la narration, ériger des barrages en laissant dévier les cours d'eau de ses histoires. *Le temps qui reste*, en 2005, abordait la mort sur fond de mélancolie, *5 X 2*, en 2004, la géographie d'une vie de couple. Les rapports humains, oui, mais hors du cliché. Dès 2000, *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* faisait exploser les cadres des rôles sexuels.

Porte ouverte sur la création

Pour *Dans la maison*, « tout a commencé par une pièce de théâtre espagnole, explique François Ozon. Un ami m'avait invité à y assister. Or cette pièce semblait m'être destinée... » Il s'agissait du *Garçon du dernier rang* de Juan Mayorga. Le cinéaste y a vu une passionnante joute entre un professeur et son élève, avec rôles alternés et porte ouverte sur le processus créatif en pur vertige. « Un prof est-il un héros civil? Grave

question. Certains font face à la violence, mais j'aimais mieux montrer un enseignant dépressif, qui a perdu la flamme et découvre ce jeune garçon doué et manipulateur, capable de réveiller ses ardeurs assoupies. Je voulais établir un lien dans les deux sens. On a trop tendance à montrer le prof en haut et l'élève en bas. Ici, ils sont à égalité. »

Les parents de François Ozon étaient des enseignants. « Je n'ai pas aimé l'école avant de commencer mes cours de cinéma, mais je connais le quotidien du métier, les devoirs à corriger, les favoritismes... »

Le cinéaste goûte les jeux de miroir et de ping-pong, les points de vue qui basculent. *Dans la maison* met en scène Fabrice Luchini (en Germain, prof de français), le jeune Ernst Umhauer (en Claude, étudiant et feuilletoniste surdoué), Kristin Scott Thomas, en épouse qui tient une galerie d'art, etc. « Comme scénariste, j'ai l'oc-

casion et la chance d'aborder mon propre travail, dit-il. Je l'avais déjà fait avec *Swimming Pool*. [Il traitait alors d'une femme écrivain, à la plume perturbée par une jeune fille fantasque]. Dans la maison constitue avant tout une œuvre sur la création. Il est important pour un artiste d'interroger la frontière entre réalité et fiction. Je suis à la fois proche de Germain et de Claude. Chaque événement devient ici possibilité de fiction. D'ailleurs, on ne peut pas faire confiance au narrateur. Au début, les contrastes entre réalité et fiction sont plus clairs. Ensuite, ils se brouillent. Ma mise en scène devait se transformer en conséquence. C'est elle qui porte la réalité. »

Conscience fantomatique

Ozon a mis la pièce à sa main, surtout à l'heure du dénouement, complètement modifié,

VOIR PAGE E 4 : OZON



PÉROU

ROYAUMES DU SOLEIL ET DE LA LUNE

Avril est caliente au MBAM avec LatinArte !

Les mercredis soirs, visitez l'exposition à 1/2 prix et imprégnés-vous de la culture péruvienne à travers la musique et la danse.

Tous les détails et plus d'activités sur mbam.qc.ca/perou



Une présentation de














Une exposition conçue, produite et mise en tournée par le Musée des beaux-arts de Montréal. Mochica, côte nord, peut-être La Mina. Ornement frontal en forme de tête de félin et tentacules de pieuvre se terminant en têtes de poisson-chat (détail), 100-800 apr. J.-C. Lima, Museo de la Nación. Photo Daniel Giannoni

CULTURE

Nelly, sous la morsure du serpent



ODILE TREMBLAY

Le titre d'une biographie de Henry Scott-Stokes, *Mort et vie de Mishima*, m'avait frappée en 1985 par son terrible pouvoir évocateur. Le suicide par seppuku (hara-kiri) le 25 novembre 1970 du célèbre écrivain japonais, presque en direct à la télé nipponne, avait tant marqué les esprits qu'il faisait écran à l'œuvre et à la vie de Yukio Mishima, pâles sous l'ombre du sabre. D'où le titre de la bio, démarré sur cette mort à la samouraï, pour remonter ensuite le cours de l'existence et de la création de l'auteur de *Confession d'un masque*. L'œuvre et la vie de l'auteur japonais, réactionnaire exalté, poète endeillé par la médiocrité du monde, étaient liées à la guerre, à l'atomisation d'Hiroshima et de Nagasaki, à son pays aux codes millénaires de douleurs sacrificielles et de hiérarchies sacrées, brisées par la reddition de l'empereur en 1945.

Sous tous les cieux, on le voit bien, une mort volontaire d'artiste enveloppe celui-ci d'une aura trouble venue colorer tout son héritage. Difficile d'éviter ce piège-là. Tout y pousse. Chez nous, après l'étonnant seppuku de Dédé Fortin, on n'écoutait plus ses chansons de la même manière, y cherchant, et y trouvant, des accents crépusculaires prémonitoires, presque du sang séché collé aux rimes.

Les racines québécoises sont plus fragiles que celles du Japon, mais nos artistes témoignent d'elles sans arrêt, au point parfois de

s'immoler aussi sur leur héritage social mal digéré.

Mort et vie de Nelly Arcan. On pourrait titrer de la même manière une bio de cette tragédienne québécoise. La romancière de *Putain* et de *Folle*, suffoquant sous le mal de vivre d'une féminité affolée, pendue en 2009, fascine la galerie davantage par les péripéties de sa vie et de son suicide que par une œuvre qu'on aurait intérêt à mieux revisiter.

Car ses livres volent au-dessus des clichés posés sur elle, plus révélateurs, autrement inspirés. À Nelly le grand plongeon dans la psyché féminine. Toute tragédie doit être poussée à ses dernières extrémités pour trouver sa portée. Elle aura écrit à sa manière, celle des femmes, à coups de sexualité spectacle, de corps instrumentalisés pour mieux les offrir en sacrifice. Objet pour autrui, poupée cassée, femme hurlante et voilée sous sa beauté entretenue, son sexe longtemps livré aux clients contre argent sonnante.

Morte vraiment, Nelly Arcan, alias Isabelle Fortier? Elle revit et vivra longtemps par sa parole qui porte. Anne Emond (derrière *Nuit # 1*) planche sur un scénario de film consacré à l'écrivaine, déposé auprès des institutions l'an prochain.

Et puis... Et puis, jusqu'au 4 mai, le théâtre lui donne ce merveilleux coup de chapeau, à l'Espace Go, en plusieurs femmes (six actrices, une danseuse) et autant de chambres d'un hôtel de passe. Un peu comme *Albertine en cinq temps*, cette Nelly en sept voix, en sept costumes, en sept cubicles, en sept visages, lance un unique hurlement en écho répercuté.

L'Espace Go demeure l'un des seuls lieux culturels de Montréal où la parole des femmes, les regards posés sur elles demeurent sacralisés, sans préjugés, sans paternalisme ni ricane-



CAROLINE LABERGE

Sophie Cadieux dans *La fureur de ce que je pense* à L'Espace Go.

ments machos. On y respire. Nelly Arcan devrait s'y plaire.

On félicite Sophie Cadieux, artiste en résidence à l'Espace Go, d'avoir porté à bout de bras ce spectacle arcanien, *La fureur de ce que je pense*, comme Marie Brassard pour l'avoir mis en scène. Les actrices aussi, facettes d'une même femme aspirée par le vide, noyée comme Narcisse dans son reflet brillant sur les eaux de sa névrose.

L'intimité de la blonde iconique revit ici à travers des choix de textes très judicieux, loin de la quête des passages sulfureux, cherchant plutôt à éclairer ses démons venus de sa so-

ciété et de sa famille. Le mépris de son propre sexe venait de loin : de ses parents qui attendaient un garçon, de sa sœur morte en un avant sa naissance, du catholicisme étroit de son éducation, si sexiste. Ses mutineries littéraires rappellent étrangement — sans considération de qualité — les accents révoltés d'Anne Hébert dans *Le torrent*, cinquante ans plus tôt. Même métaphore de la plus terrible dépression.

Tout semble avoir changé chez nous entre ces deux prises de parole féminine. Pas si simple, pas partout! Et voyez l'inconscient collectif traîner toujours son vieux baluchon.

Nelly Arcan a porté le fardeau de son corps comme une croix en plusieurs stations. D'autant plus collée à l'imagerie chrétienne que cette romancière née en 1973 fut bizarrement enfantée, après l'heure, par un Québec de la Grande Noirceur. Anachronisme? Oui et non. Née hors des grands centres, là où les traditions vivent plus longtemps qu'en ville, à Lac-Mégantic, au sein d'une famille très catholique, c'est la peur de l'enfer et le mépris de la sexualité brandis par le père qui ont fêlé son miroir, autant que la pression millénaire pour museler les femmes. Tant de facteurs sont à l'origine de ses cris et du dernier silence.

Des extraits de son autofiction *Putain*, publié en 2001, sont parmi d'autres incarnés sur scène. Et arrachés au roman, ils mettent en pleine lumière, au chapitre des blessures incurables, celles des grandes peurs liées aux enseignements religieux en outils menaçants. On a l'impression de voir soudain Nelly Arcan déchirer son masque de modernité, pour porter à son tour les castrations, les excisions de notre histoire ancienne, jamais guéries.

« Mais papa, ai-je demandé [à l'écoute du récit biblique de Sodome et Gomorre], est-ce que je serai changée en statue de sel à mon tour, est-ce que Dieu me mettra aussi à l'épreuve? » « Je ne le sais pas, ma fille, mais tu dois rester gentille et demander pardon, toujours, pardon à ceux que tu auras offensés, pardon pour avoir menti, volé, tué, pardon pour avoir en toi une tache indélébile, la morsure du serpent. » Expient plus tard les legs du passé, à corps perdu. Elle en avait vraiment long à dire, Nelly...

otremblay@ledevoir.com

DE RETOUR À LA DEMANDE GÉNÉRALE

« Une incroyable poésie... Il me vient tant de mots pour parler de cette expérience (...) On est stupéfait par le propos et abasourdi par la performance de Sébastien Ricard. » - Mélanie Boissonnault, Radio-Canada

« C'est là un tour de force (...) C'est un grand, grand moment de théâtre. » Christian Saint-Pierre, Télé-Québec

la nuit juste avant les forêts
DE BERNARD-MARIE KOLTÈS / AVEC SÉBASTIEN RICARD / MIS EN SCÈNE PAR BRIGITTE HAENTJENS
UNE PRODUCTION DE SIBYLLINES / À COMPTER DU 23 AVRIL 2013

SIBYLLINES THÉÂTRE DE CRÉATION

LES ATELIERS JEAN BRILLANT
661, RUE ROSE-DE-LIMA
Montréal (Métro Lionel-Groulx)
Billetterie Articulée / 514 844.2172
sibyllines.com

PHOTOGRAPHIE / ANGELO BARSETTI + DESIGN / STUDIO T-BONE

SAINT-BRUNO-DE-MONTARVILLE. UNE FAMILLE. DES JUMEAUX QUI RÉVENT DE DÉFUSION. UN CHIEN. UN SECRET COMME UNE BOMBE À RETARDEMENT.

Ce samedi il pleuvait

Avec **MAXIME DAVID, SÉBASTIEN DAVID, ALEXANDRE FORTIN** et **MARIE-ÈVE MILOT**

Texte **ANNICK LEFEBVRE**
Mise en scène **MARC BEAUPRÉ**
Une production **Le Crachoir**

JUSQU'AU 27 AVRIL 2013

AUX ZÉCURIES
514 328-7437
7285, rue Chabot, Montréal Fabre
auxecuries.com

CF Fondation Code Fondation

Consent des arts et des lettres Québec LE DEVOIR

ESPACE GO

SUPPLÉMENTAIRES
Mardi 7 mai à 19h
Mercredi 8 mai à 20h

LA FUREUR DE CE QUE JE PENSE

DU 9 AVRIL AU 4 MAI 2013

TEXTE NELLY ARCAN

IDÉATION & DÉVELOPPEMENT SOPHIE CADIEUX

ADAPTATION & MISE EN SCÈNE MARIE BRASSARD

AVEC CHRISTINE BEAULIEU SOPHIE CADIEUX MONIA CHOKRI EVELYNE DE LA CHENELIÈRE JOHANNE HABERLIN JULIE LE BRETON ANNE THÉRIAL

UNE PRODUCTION D'ESPACE GO

THÉÂTRE ESPACE GO
4890 BOUL. SAINT-LAURENT MONTRÉAL
BILLETTERIE 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Photo: Carl Lissard | Design: Cassette

LA LICORNE

production THÉÂTRE LE CLOU

Appels entendants limités

TEXTE : DAVID PAQUET

MISE EN SCÈNE ET DRAMATURGIE : BENOÎT VERMEULEN

Avec : CATHERINE LAROCHELLE, CATHERINE LE GRESLEY ET JONATHAN MORIER

CONCEPTEURS : Julie Vallée-Léger, Larsen Lupin, Alexandre Pilon-Guay

Du 16 au 20 avril
6 représentations seulement!

théâtre le clou!

4559, avenue Papineau, Montréal
billetterie 514 523-2246
theatrelicornes.com

Présenté en collaboration avec la Financière Sun Life

Consent des arts et des lettres Québec

Consent des arts et des lettres Québec

LE DEVOIR

CULTURE › EXPOSITION



DON DE ROY LACAUD HEENAN AU MBAM PHOTO: MBAM
Betty Goodwin, *Black Arms*, 1985. Pastel, huile, fusain.



George Segal, *Sophie VI*, 1996 Pastel, fusain.

© THE GEORGE AND HELEN SEGAL FOUNDATION / SODRAC (2013) PHOTO: MBAM, BRIAN MERRETT

Traits de génies

Le MBAM met en lumière les pièces clés de sa collection de dessins québécois, canadiens et étrangers

ISABELLE PARÉ

Le crayon prend du galon. Longtemps considéré comme un embryon d'œuvre, un geste préparatoire, l'esquisse d'un projet en devenir, le dessin aspire de nouveau au titre d'œuvre aboutie. De plus en plus d'artistes contemporains explorent les mille et une formes du trait de crayon, renouant avec la spontanéité de la ligne, l'extrême dépouillement du geste tracé à la mine, au fusain ou à l'encre.

Avec *Le printemps du dessin*, le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) tend l'oreille au regain d'intérêt porté par le milieu de l'art à ces traits de génie, griffonnés ou brossés par les artistes actuels. Attentif aux mêmes échos, le Minneapolis Art Museum propose lui aussi jusqu'en juin l'exposition *Graphite*, un coup de cœur absolu pour les différentes déclinaisons de ce matériau utilisé depuis les Grecs pour tracer et écrire. Au Connecticut, l'Aldrich Contemporary Art Museum déploie lui aussi pour six mois *Extreme Drawing*, un plongeon dans le monde du dessin, explorant autant l'œuvre crayonnée au populaire stylo-bille que des installations complexes inspirées par la trace, la ligne, le gribouillis.

« Il y a un regain d'intérêt pour le dessin et bon nombre d'artistes l'utilisent comme outil artistique premier. Il y a aussi un regain d'intérêt chez les collectionneurs. Si des musées consacrent des expositions d'envergure à ce sujet, c'est le signe qu'il y a une reconsidération de l'importance accordée à cette forme », estime Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au MBAM.

Un printemps en trois temps

C'est dans ce contexte que s'ouvre à Montréal *Le printemps du dessin*, trois expositions survolant sur cinq siècles l'évolution du dessin dans l'art, depuis les fusains, crayons gras et autres lavis choyés par les maîtres anciens jusqu'aux explorations récentes de créateurs contemporains. Remontant aux sources de cet art du croquis, ce printemps s'ouvre d'abord

sur *Mains de maître*, un échantillon unique de 70 dessins de maîtres, tirés de la plus importante collection privée au Canada.

Prêté par un collectionneur montréalais anonyme, l'incroyable ensemble réunit des esquisses de la Renaissance et du Baroque italiens signées notamment par les Tiepolo, Le Bernin et Piranèse qui tracent, à la sanguine, au fusain ou à l'encre, paysages, compositions et personnages. On y retrouve aussi des pièces choisies de Fragonard, de De la Fosse, de Boucher et d'artistes des écoles flamandes, hollandaises et anglaises, dont un délicat paysage de Jan Brueghel l'Ancien (1568-1625).

A cet ancien écho des maîtres du crayon, le Carré d'art contemporain répond avec *Dans ces dessins mes mains rêvent...*, un concentré d'œuvres récentes qui illustrent, le plus souvent noir sur blanc, la richesse du langage exploité par le dessin dans l'art d'aujourd'hui, un langage polymorphe qui embrasse autant la forme classique du croquis que la performance spontanée ou l'installation.

« C'est un regroupement qui met en scène le geste, l'instantanéité et la connexion première avec l'œuvre », explique le conservateur, qui fait se côtoyer pour l'occasion des œuvres de Joan Mitchell, de Mark Tansey, de Robert Longo, de Tom Wesselman, d'Alice Aycock et de 25 autres artistes.

Ce crayon contemporain revisite le portrait, notamment dans la tignasse ébouriffée de Sophie, vue par la loupe déformante de George Segal, dans les silhouettes fantomatiques de Betty Goodwin, dans le geste performatif de Joan Jonas, immortalisé dans *Double Lunar Dogs*, ou encore dans un fusain furtif réalisé par Joan Mitchell pour Jean-Paul Riopelle. Autant d'œuvres tirées de la collection d'art graphique du MBAM comptant quelque 10 000 pièces.

Le paysage esquissé se présente dans cette salle sous divers traits modernes, dont ceux, hyperréalistes, de Marc Tansey, dans l'étude réalisée pour *Action Painting II*, ou architecturaux, dans les plans tracés par Christo lors de la réalisation du projet d'emballage du pont Neuf (1985). Le dessin se fait presque documentaire dans le croquis d'un essai d'explosion atomique, immortalisé par la mine charbonneuse de Robert Longo. Trônant au cœur de ce carré, le dessin devient installation aérienne dans *Délices terrestres* d'Ed Pien, monumentale lanterne de papier japonais porteuse d'Adam et Eve, griffonnés à l'encre de Chine.

Un dernier volet de ce regard printanier sur le dessin rend lui aussi hommage au croquis, cette fois dans *De Schongauer à Picasso*, une cinquantaine d'œuvres puisées dans la collection d'estampes européennes du musée, du XV^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle. Ce troisième arrêt complète ce voyage toutes époques confondues à travers l'histoire du dessin, qui persiste et signe même à l'ère des pixels et des bombes aérosols.

Le Devoir

PRINTEMPS DU DESSIN

Trois expositions au Musée des beaux-arts de Montréal. De main de maître et Dans ces mains mes mains rêvent... sont présentées jusqu'au 30 juin 2013. De Schongauer à Picasso, jusqu'au 25 août 2013.

D Voir aussi › Une galerie photo de dessins choisis parmi la collection du MBAM. ledevoir.com/culture/artsvisuels



PHOTO MBAM, CHRISTINE GUEST
Charles-Joseph Natoire, *Pietà aux anges*, 1751-1757. Pierre noire et lavis.

« Il y a un regain d'intérêt pour le dessin et bon nombre d'artistes l'utilisent comme outil artistique premier », estime Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au MBAM

OMNIBUS
Le corps | du théâtre

FATAL

ELOÏ, ELOÏ, LAMA SABACHTHANI

D'APRÈS HENRY VI (1^e, 2^e ET 3^e PARTIES) DE WILLIAM SHAKESPEARE

16 AVRIL >>> 11 MAI 2013

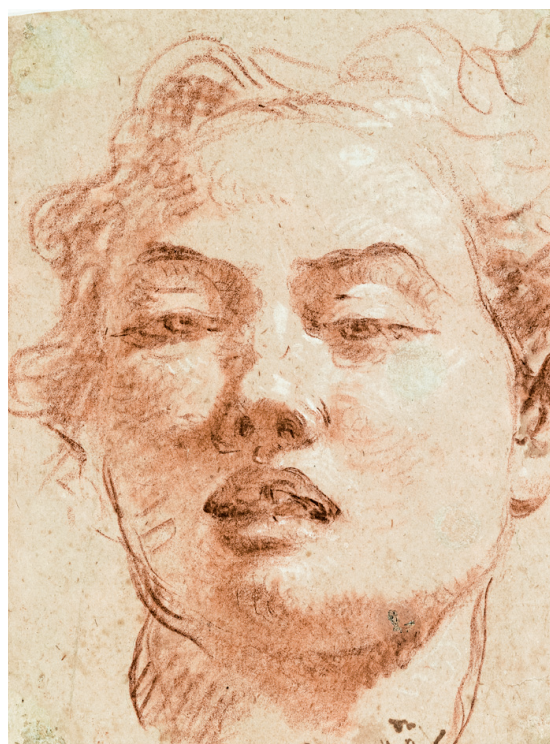
ADAPTATION, TRADUCTION ET MISE EN SCÈNE Jean Asselin

DISTRIBUTION Paul Ahmarani, Pascal Contamine, Marie Lefebvre, Sylvie Moreau, Bryan Morneau, Gaétan Nadeau, Maxime René de Cotret, Anne Sabourin
COSTUMES Judy Jonker LUMIÈRES Mathieu Marcil
ENVIRONNEMENT SONORE Éric Forget

BILLETTERIE
Espace Libre 514.521.4191

Omnibus 1945, rue Fullum, Montréal, Frontenac
www.mimeomnibus.qc.ca

Conseil des arts et des lettres Québec Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts LE DEVOIR



COLLECTION PARTICULIÈRE PHOTO: MBAM, CHRISTINE GUEST
Giovanni Battista Tiepolo, *Tête de jeune homme s.d.* Sanguine avec rehauts de blanc.

CULTURE › JAZZ



Duke Robillard est le petit-fils de francophones ayant émigré aux États dans les années 30 pour joindre les deux bouts.

Le blues cristallin de Duke Robillard

Independently Blue propose un je-ne-sais-quoi d'intemporel qui vieillira fort bien

SERGE TRUFFAUT

Cela faisait une paye, et une grosse, une corsée, qu'un album de blues n'avait régalié l'assemblée des honnêtes citoyens tétanisés par la crise. Oui, oui, il y avait matière à tracer la diagonale écono-blues, car, comme chacun sait, les cycles du blues collent à ceux du chômage et vice-versa. Bon.

Cela souligné, on donne la langue au petit chat? Le disque dont il est question aujourd'hui

s'intitule *Independently Blue*, par l'auguste, le saint-bernard, le guitariste aux 24 doigts, pas un de plus, pas un de moins... On parle évidemment de Duke Robillard, petit-fils de «francos» ayant émigré aux États dans les années 1930 pour pouvoir joindre les deux bouts qu'ils n'arrivaient plus à joindre de ce côté-ci.

Cet aspect de son histoire oblige, dans le bon sens du terme, un rappel avant qu'on ne décline les belles et joyeuses saillies musicales de son nouvel

opus. Mais encore? En 1967, le guitariste né à Rochester au Rhode Island avait fondé le Roomful of Blues, qui tourne encore et toujours. Et alors? Les noms, les propres, des membres présents et anciens sont les suivants: Lataille, Dufresne, Vachon et autres fils de francos de la génération des Kerouac qui sont partis travailler, surtout dans les usines de textile, dans les États de la Nouvelle-Angleterre. C'est dit.

Cette production a ceci de très, très recommandable qu'elle est le fait d'un groupe parvenu à une certaine perfection. Rarement ses musiciens ont-ils joué de façon aussi serrée, de manière aussi convaincante. De façon aussi personnelle, de manière aussi simple. Le pianiste Bruce Bears, le bassiste Brad Hallen et le batteur Mark Teixeira ont ceci qui les range dans la catégorie des virtuoses authentiques: ils n'en rajoutent jamais.

Histoire d'ajouter de l'épaisseur, Robillard a invité l'excellent et bien nommé Monster Mike Welch. Nos deux bonshommes déploient un jeu aussi délicieux que le fut celui de Jimmy Reed, de T-Bone Walker, de Hubert Sumlin. Autrement dit, ils ne se pressent jamais.

Le programme? Là également, Robillard se démarque de la grande majorité de ses confrères en déclinant des originaux, dont trois instrumentaux. La plupart des pièces ont été écrites par son ami le cornettiste et poète Al Basile, d'au-

tres par Welch ou par Robillard. Publié par l'étiquette albertaine Stony Plain, *Independently Blue* propose un je-ne-sais-quoi d'intemporel. Il vieillira fort bien. C'est garanti sur mesure.

◆ ◆ ◆
Ce soir, le Dese Onze propose une belle affiche: Yannick Rieu au saxophone ténor, le vétérinaire Guy Boisvert à la contrebasse et le tout aussi vétérinaire John Fraboni à la batterie. De l'affiche, on disait qu'elle était comme on l'a dit parce qu'il y a deux ans maintenant, Rieu avait enregistré *live* à Paris un disque magnifique. Un disque à trois.

◆ ◆ ◆
Au Upstairs, le saxophoniste alto Dave Turner sera flanqué de ses étudiants qu'il juge très prometteurs, soit Julien Standford à la guitare, Samuel Rémillard à la contrebasse et Lilian Wu à la batterie. Le programme? Une combinaison de pièces originales et de standards.

◆ ◆ ◆
En couverture du dernier *Down Beat*, la pianiste japonaise Hiromi, qui évidemment est le sujet d'un long article. Plus passionnant est l'article consacré au virtuose du vibrapone Bobby Hutcherson. Le trompettiste Paolo Fresu et le contrebassiste Michale Formanek sont également au sommaire.

Le Devoir

Hydro Québec

GRAND PARTENAIRE

ABONNEZ-VOUS
TNM.QC.CA
LES AIGUILLES ET L'OPIUM
CYRANODE BERGERAC
ALBERTINE, EN CINQ TEMPS
LE MURMURE DU COQUELICOT
LE BALCON ICARE

13 14
TNM

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE



ROBERT LEPAGE / EX MACHINA EDMOND ROSTAND / SERGE DENONCOURT
MICHEL TREMBLAY / LORRAINE PINTAL SÉBASTIEN SOLDEVILA + SHANA CARROLL
LES 7 DOIGTS DE LA MAIN JEAN GENET / RENÉ RICHARD CYR OLIVIER KEMEID
MICHEL LEMIEUX + VICTOR PILON / 4D ART

ÊTRE ABONNÉ, UN PRIVILÈGE!

TNM.QC.CA 514.866.8668

20%

JUSQU'À 20%
DE RÉDUCTION
l'équivalent d'un spectacle gratuit



LES MEILLEURES
PLACES



MODIFICATION DES
DATES DE SPECTACLES
À 24 H D'AVIS



STATIONNEMENT
À DEUX PAS ET
À PETITS FRAIS



À 45 ans, François Ozon est une vieille âme, doublée d'un esprit cartésien qui décortique ses intentions.

OZON

SUITE DE LA PAGE E 1

découvrant des horizons fictionnels. «Lorsqu'on fait une adaptation à partir de huis clos, tout s'ouvre aussi. Au théâtre, les lieux s'entremêlent, alors que le film crée des cadres précis: l'école, la galerie d'art, la maison des Raffa.» Il a emprunté à Bergman et à Woody Allen ce procédé qui consiste à matérialiser le prof comme une conscience fantomatique dans les réalités réelles ou fantasmées par l'élève.

Dans plusieurs films, Luchini cabotine. «Il n'a pas été assez bien dirigé ailleurs, estime Ozon, qui l'avait mis en scène dans *Potiche*. Il faut l'encadrer, même s'il se révèle très discipliné en fin de compte. Mais lui donner un rôle d'enseignant relevait de l'évidence et lui permettait d'aborder son amour de la littérature. Les tirades sur *Flaubert*, *La Fontaine* sont inspirées de lui. En outre, j'avais envie depuis longtemps de travailler avec Kristin Scott Thomas. L'accent anglais, c'est si sexy pour une femme. Et puis, les actrices anglaises — il l'avait compris auprès de Charlotte

Rampling — ne pensent pas qu'à leur beauté. Kristin a beaucoup d'humour, possède un background en théâtre comme *Fabrice*, et la chimie de couple entre eux a tout de suite fonctionné, comme entre *Emmanuelle Seigner* et *Denis Ménochet* dans la peau des parents *Raffa*.»

Le jeune Ernst Umhauer (lauréat pour ce rôle du prix Lumière du meilleur espoir masculin) s'est carrément imposé pour le personnage de Claude. «J'avais rencontré plusieurs garçons de 16 ans, trop enfantins, et ça n'allait pas. Ernst avait 21 ans mais en paraissait 15 ou 16. Du coup, il pouvait donner la réplique à *Fabrice*.»

Ozon est déjà ailleurs. Son film *Jeune et jolie*, sur la sexualité d'une adolescente, nouvelle adaptation d'une pièce de Juan Mayorga, avec Marine Vacth, Géraldine Pailhas et Charlotte Rampling, sera bientôt en salle.

Le Devoir

Cette entrevue a été effectuée à Paris dans le cadre des Rendez-vous d'Unifrance.

CULTURE › THÉÂTRE

La vengeance en guise d'héritage

Louis-Karl Tremblay entraîne les Atrides entre les murs de l'église Saint-Jean-Baptiste à Montréal



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'ambitieux projet de Louis-Karl Tremblay dure 3 heures 30; la représentation est composée de cinq épisodes et d'un épilogue.

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Après avoir monté *Les Troyennes* revues et corrigées par Sartre au Bain Saint-Michel et fait un détour du côté du Prospero pour s'approprier un texte de Gombrowicz, *Yvonne, princesse de Bourgogne*, le jeune Louis-Karl Tremblay s'attaque à une pièce de résistance. Avec *Les Atrides*, un spectacle inspiré des écrits d'Eschyle, Euripide, Sénèque et Sophocle, le directeur du Théâtre Point d'orgue, amateur de grandes distributions et de projets ambitieux, s'apprête à déployer, entre les murs de l'imposante église Saint-Jean-Baptiste, une saga familiale où la vengeance se perpétue sur plus de trois générations.

« J'aime l'idée de me faire les dents sur des œuvres costaudes, avoue celui qui a reçu son diplôme de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM en 2008. Pour savoir où on s'en va, c'est fondamental de savoir d'où on vient. Si je m'intéresse à la tragédie grecque, c'est pour des raisons historiques et dramaturgiques. C'est une source inépuisable. On n'en sortira jamais et c'est très bien comme ça. Mais ce sont surtout les thèmes qui me passionnent, des enjeux que je considère comme actuels, contemporains. Même si je n'aime pas particulièrement ce mot, je dirais qu'il y a dans ce théâtre une intemporalité avec laquelle je souhaite ardemment communier. »

On ne choisit pas sa famille

C'est en creusant les personnages d'Oreste et d'Électre pour une autre création que le metteur en scène a découvert l'ampleur et la complexité de l'arbre généalogique des Atrides. « Je me suis rendu compte que, ce qui explique que le frère et la sœur sont si torturés, en tout cas en bonne partie, c'est ce qu'ils ont reçu en héritage, ce que leurs ancêtres leur ont légué. Ce sont des questions que je trouve captivantes. Qu'est-ce qui me vient de ma mère? Qu'est-ce qui me vient de mon père? Qu'est-ce qui m'appartient en propre? Qui suis-je intrinsèquement? »

Depuis 2010, c'est-à-dire depuis qu'il a réalisé que la question du legs était au cœur du cycle des Atrides, Louis-Karl Tremblay souhaite raconter l'histoire de cette famille que l'on qualifierait aujourd'hui de dysfonctionnelle, « une lignée portée par un enchaînement de crimes barbares issus d'une soif de pouvoir et commis au nom de la justice ». « Il y a partout dans l'actualité des échos de ces pièces écrites au V^e siècle avant Jésus-Christ, fait remarquer le metteur en scène. Des crimes d'honneur jusqu'aux abus de pouvoir de nos gouvernements. Le sacrifice d'Iphigénie n'est pas si loin de celui des trois sœurs Shafia, assassinées en Ontario parce qu'elles déshonoraient leur père en fréquentant des garçons et en portant des jupes courtes et des chandails décollés. Qui en aurait voulu à Isabelle Gaston de tuer Guy Turcotte, autrement dit de s'inspirer de Clytemnestre pour venger la mort de ses enfants? »

A qui appartient le pou-

« Qui en aurait voulu à Isabelle Gaston de tuer Guy Turcotte, autrement dit de s'inspirer de Clytemnestre pour venger la mort de ses enfants? »

Louis-Karl Tremblay



JÉRÉMIE BATTAGLIA

Émilie Cormier et Benoît Drouin-Germain, 2 des 26 comédiens sur scène dans la pièce *Les Atrides*.

voir, le pardon et la justice? Aux dirigeants? Au peuple? À Dieu? Voilà les questions qui traversent les aventures sangnolentes des Atrides tout autant qu'elles sont au cœur de notre époque trouble. Quels individus et quelles idéologies président vraiment à nos luttes intimes et sociales? « Je considère un peu les personnages comme nos contemporains, révèle le metteur en scène. Ce qui ne veut pas dire que je donne dans l'actualisation à tout prix. Rassurez-vous, vous ne verrez pas apparaître des soldats américains. Tout ce que je souhaite, c'est enlever la couche de poussière qui recouvre souvent les protagonistes, éliminer la distance qui pourrait exister entre eux et nous. Le lieu apporte déjà un caractère sacré à la représentation. On n'a pas besoin d'en ajouter. Ça nous permet d'aller ailleurs en ce qui concerne le jeu. »

Épouser la démesure

L'adaptation, que le metteur en scène signe avec le comédien et auteur Mathieu Leroux, donne lieu à une représentation en cinq épisodes et un épilogue. Amateur de télé-séries historiques comme *Les Tudors* ou *Rome*, Tremblay promet que pas une seule réplique de ses *Atrides* n'est superflue et que les 3 heures 30 que dure l'aventure passent

sans qu'on s'en aperçoive.

Aux quatre coins d'une église monumentale et au son d'un orgue dont Michel Smith jouera en direct, le spectateur marchera dans les traces des protagonistes et des choreutes incarnés par 26 comédiens au nombre desquels figurent notamment Frédéric Blanchette, Véronique Pascal, Annie Darisse et Benoît Drouin-Germain. « Ce lieu de pouvoir et de religion s'est imposé, affirme Tremblay. Après avoir réfléchi sur le chemin de croix et les stations, mais aussi sur les mystères de la Passion, autrement dit sur certaines traditions, certains rituels, j'ai choisi d'utiliser plusieurs endroits dans l'église et donc d'amener le public à se déplacer. Pas question pour moi de faire du théâtre à l'italienne dans un espace pareil. Il fallait que je tire profit au maximum de cet immense terrain de jeu! »

Collaborateur
Le Devoir

LES ATRIDES

Texte: Eschyle, Euripide, Sénèque et Sophocle. Adaptation: Mathieu Leroux et Louis-Karl Tremblay. Mise en scène: Louis-Karl Tremblay. Une production du Théâtre Point d'orgue présentée à l'église Saint-Jean-Baptiste (309, rue Rachel Est) du 18 au 28 avril 2013.

création Théâtre d'Aujourd'hui

9 avril au 4 mai 2013
Salle principale

Y U K O N

texte
Sarah Berthiaume
mise en scène
Martin Faucher

avec
Sophie Desmarais
Vincent Fafard
Gérald Gagnon
Cynthia Wu-Maheux

collaborateurs
Emmanuelle Kirouac-Sanche
Max-Otto Fauteux
Denis Lavoie
Etienne Boucher
Alexandre Macsween
Angelo Barsetti
Jean Gaudreau
Joséphine Bacon



theatredaujourd'hui.qc.ca/yukonstyle

Informations et réservations
3900, rue Saint-Denis, Montréal (Québec)
T 514 282-3900

BMO Groupe financier Bell Q Hydro Québec LE DEVOIR Conseil des arts et des lettres Québec 33 33 33 33 Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts CENTRE DES ARTS DE MONTRÉAL

MAUVAISE NOUVELLE :
DANS LE VRAI MONDE,
ON VIT AVEC
DES CARNIVORES...

Saison 2013-2014
Abonnez-vous

2013
14

Informations
Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
514 282-3900

www.theatredaujourd'hui.qc.ca/abonnement

CULTURE › THÉÂTRE

Moi dans la fureur du monde

David Paquet et Benoît Vermeulen se demandent comment cultiver notre intimité sans se couper du monde dans *Appels entrants illimités*

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY

L'esprit de Feydeau plane sur la dernière création de David Paquet, *Appels entrants illimités*. À l'invitation du Théâtre Le Clou qui fait ici son entrée à La Grande Licorne, le jeune dramaturge du caustique *Porc-épic* revient avec une comédie baroque et existentielle travaillée à quatre mains avec le metteur en scène Benoît Vermeulen. Un objet scénique édifié par «contamination positive», qui nous plonge au cœur de l'intimité moderne.

Anna, Louis et Charlotte cherchent désespérément leurs marques dans un monde qui les martèle jusqu'à la saturation. Réfugiés en eux-mêmes, ils ne sont pas en rupture pour autant. Ils tentent seulement de retrouver leur contenance avant de replonger dans le tumulte qui menace de les broyer.

«Avant, on allait dehors; maintenant, c'est dehors qui vient chez nous, et même à l'intérieur de nous», explique l'auteur David Paquet, joint en France en début de semaine. La question que l'on pose avec ce texte, c'est de quelle façon on peut encore arriver à cultiver notre intimité sans pour autant se couper d'un monde qui nous tatoue malgré notre volonté.»

Joint à Montréal, le metteur en scène Benoît Vermeulen raconte avoir été conquis d'emblée par la rythmique et les couleurs de Paquet, qu'il a pu faire chanter au fil d'échanges nourris avec l'auteur. «De mon côté, j'ai beaucoup travaillé sur la notion d'amincissement de la membrane qui protège notre jardin intérieur des assauts venant de l'extérieur. Ça a beau-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le metteur en scène Benoît Vermeulen a été conquis d'emblée par la rythmique et les couleurs de la langue de Paquet, qu'il a pu faire chanter au fil d'échanges nourris avec l'auteur.

coup influencé l'écriture comme le déploiement scénique.»

Objet scénique

En écho, le dramaturge insiste sur le caractère toujours mobile de sa pièce. «Appels entrants illimités, pour moi, n'est pas un objet littéraire, mais bien un objet scénique vivant que l'on pourrait continuer à explorer indéfiniment.» L'expérience a nécessité un réel lâcher prise de sa part. «Se faire réécrire dessus est vraiment déstabilisant, mais

quand c'est fait par un créateur comme Benoît, capable de soulever autant de couches de sens, c'est aussi très exaltant.»

C'est ainsi que, pendant leur création à quatre mains, les esprits de Feydeau et de Boris Vian, mais aussi de Dalí et de Sol et Gobelet ont été convoqués pour donner corps au surréalisme acidulé du texte de Paquet. «La porte est une image qui s'est imposée rapidement de même que les objets qui prennent ici une importance particulière, avec des dé-

tournements de sens très ludiques», explique le metteur en scène.

Malgré leur repli, leurs doutes et leurs refus, les trois «respirodactyles», comme les qualifie gentiment l'auteur en référence à la fragilité archaïque de leur carapace, ne sont pas complètement hors du monde. «Mes personnages sont dans une sorte de refuge, ils sont allés reprendre leur souffle devant l'énormité du chaos du monde dans lequel ils existent. Mais ils sont aussi déterminés à y retour-



YANICK CORRIVEAU

Pour l'auteur David Paquet, *Appels entrants illimités* est un objet scénique vivant qu'il aurait pu continuer à explorer indéfiniment.

ner», raconte David Paquet.

«Depuis leurs barricades, les trois personnages restent dans l'action, pas du tout dans l'abdication. Ils ont des désirs qui les portent et ils s'entraident», renchérit Benoît Vermeulen en soulignant la lumière et l'espoir du texte de Paquet. Tout n'est pas noir, loin de là, confirme l'auteur, qui, au pessimisme ambiant, préfère encore opposer la beauté du monde. Une posture naturelle pour Le Clou, qui voit aussi beaucoup de force dans ce

texte transgénérationnel faisant naturellement le pont avec son mandat privilégiant le public adolescent.

Le Devoir

APPELS ENTRANTS ILLIMITÉS

Texte: David Paquet. Mise en scène et dramaturgie: Benoît Vermeulen. Une production du Clou, créée en résidence au Théâtre La Licorne et à la maison de la culture Mercier. À La Licorne du 16 au 20 avril.

Des centaines d'histoires d'immigrants sont comme celle-ci mais elles auraient besoin du talent de David Yip pour être révélées. - *Review Vancouver*

L'inventivité du multimédia est une pure joie pour les yeux et les oreilles. - *Norran (Skellefteå, Suède)*

Une histoire émouvante livrée avec une grande précision et traversée de moments de poésie visuelle. - *Liverpool Echo*



LES DEUX MONDES (Montréal) et UNITY THEATRE (Liverpool) présentent

GOLD 金山 MOUNTAIN

LA MONTAGNE D'OR
THÉÂTRE, MUSIQUE ET MULTIMÉDIA

Textes: DAVID YIP et KEVIN WONG
Mise en scène: DANIEL MEILLEUR

Multimédia: YVES DUBÉ / Musique: MICHEL ROBIDOUX
Avec DAVID YIP et EUGENE SALLEH

16 au 27 avril 2013
EN ANGLAIS AVEC SURTITRES FRANÇAIS

AUX ZÉCURIES 7285, rue Chabot, Montréal Fabre
514 328-7437 auxxecuries.com

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Conseil des arts et des lettres Toronto
BRITISH COUNCIL
Support of ARTS COUNCIL ENGLAND
LE DEVOIR

Sur les rails

TRAINSPOTTING

Texte original: Irvine Welsh.
Traduction et adaptation: Wajdi Mouawad et Martin Bowman.
Mise en scène: Marie-Hélène Gendreau. Avec Lucien Ratio, Claude Breton-Potvin, Jean-Pierre Cloutier et Charles Étienne Beaulne. Une production du collectif FIX, présentée chez Premier Acte jusqu'au 27 avril 2013.

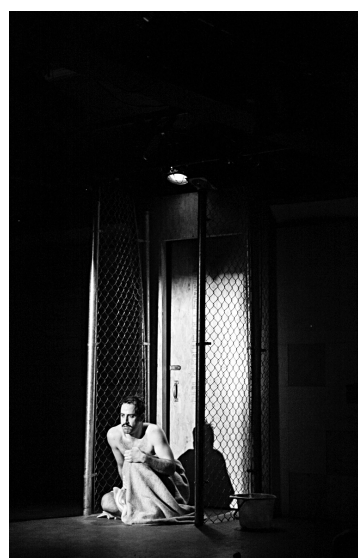
SYLVIE NICOLAS
à Québec

Paru en 1993, le roman de l'Écossais Irvine Welsh a marqué le paysage cinématographique et connu quelques adaptations théâtrales, dont celle de Wajdi Mouawad et Martin Bowman qui prend l'affiche chez Premier Acte. Mis en scène par Marie-Hélène Gendreau, ce *Trainspotting* que présente le collectif FIX percuté la scène avec la puissance des grands déraillements.

Peu importe le pays, la grande locomotive écono-

mique accouche de ces mal-aimés qui se retrouvent sans autre ticket que celui de l'assistance sociale et de ses dérivés. Les Mark Renton, Begbie, Sick Boy, Alisson et June d'ici et d'ailleurs trouvent dans cette distribution d'acteurs tout ce qui, de la souffrance et de l'impuissance, du désir, de la colère, de la révolte et du rêve occulté par la réalité, les enchaîne à la dépendance et à la décadence.

La mise en scène de Gendreau est vive, précise, jamais convenue et d'une terrible efficacité. Les interprétations sont solides dans l'égaré tant que dans l'affirmation, et ce qui les magnifie est certes dû à l'équilibre entre leur jeu physique et le rendu du texte qui, loin de sombrer dans un hurlement univoque, trouve dans le ton de chacun ses temps de murmures, de relâchement, d'espoir, de détresse et d'abandon. Tous offrent de ces moments de théâtre qui glissent en soi dans le silence que nous portons. Certaines scènes ne nous quittent plus.



GABRIEL TALBOT-LACHANCE

Le roman *Trainspotting* de l'Écossais Irvine Welsh a connu plusieurs interprétations théâtrales.

Ratio près de la tombe, plaqué contre le matelas, l'épisode de la mouffette, celui de la serveuse qui dessert les Anglais, ou celle, finale, du dernier fix. En fait, il devient indécent de n'en nommer que quelques-unes tant elles sont toutes es-

sentielles à la mise en lumière du propos. Ratio, Cloutier, Beaulne et Breton-Potvin font de ces écorchés des êtres qui répondent au souhait qu'avait Jean Genet de voir s'incarner l'acte poétique plutôt que le spectacle.

L'habillement sonore de Philip Larouche, les projections (judicieuses et parcimonieuses) de Jean-Philippe Côté, sont de la même eau. Le plateau conçu par Jean-François Labbé sert parfaitement les déplacements et le passage d'un tableau à l'autre; on est là où nous devons être, en eux, avec eux, hors d'eux. Ses éclairages se hissent à un niveau de lecture qui dépasse largement le joli coloriage. On retient ici la qualité de ce qui les anime, l'effleurement des corps et la pénétration des sens.

Le *Trainspotting* du collectif FIX nous rappelle que le théâtre est plus qu'un train de marchandises.

Collaboratrice
Le Devoir

Signor
SMYTCHKOV

DE PIERRE-YVES LEMIEUX
MISE EN SCÈNE DE LUCE PELLETIER
AVEC DIEGO DALLA VIA

«Diego Dalla Via possède la candeur et l'expressivité nécessaires pour porter ce récit allumé par un romantisme plus grand que nature.»
— Marie Labrecque, Le Devoir

LE THÉÂTRE DE L'
OPSIS

PETIT MONDE
ALPIN

DE DIEGO ET MARTA DALLA VIA
MISE EN SCÈNE DE MARTA DALLA VIA
AVEC KIM DESPATIS, MARIE-MICHELLE GARON,
OLIVIER MORIN, VICTOR ANDRÉS TRELLES TURGEON

DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS
SAMEDI ET DIMANCHE 13-14 AVRIL, 15H ET 16H30
CASA D'ITALIA / 505 JEAN-TALON E. / (514) 271-2524 / THEATREOPSIS.ORG

Conseil des arts et des lettres Québec
Avec la participation de:
- Ministère de la Culture et des Communications
- Ministère des relations internationales

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Conseil des arts Canada Council for the Arts

CULTURE › DANSE

Les mondes réconciliés

Sunya a les oreilles et le cœur tendus vers l'Orient, le corps bien campé dans l'Occident

FRÉDÉRIQUE DOYON

Sunya, c'est le chiffre zéro, point de départ et de renouveau, en sanscrit. C'est aussi la pièce née de la rencontre entre le chorégraphe Roger Sinha et le compositeur et musicien Kiya Tabassian de l'ensemble Constantinople.

Chaque création artistique n'est-elle pas un degré zéro à sa manière? «Il y a plusieurs zéros dans une vie», indique Roger Sinha. C'est un départ, mais pas nécessairement un début, ça peut commencer au milieu de quelque chose. Il y a toujours un nouveau départ quand on déménage d'une culture à l'autre.»

Oreilles et cœurs tendus vers l'Orient de leurs origines, corps bien campés dans l'Occident de leur présent, les deux artistes ont tissé une pièce qui traite de voyage et de recommencement, à l'instar de leur vie d'immigrant, dont l'art a bourgeonné en terre d'accueil.

Né à Londres d'un père indien et d'une mère arménienne, Roger Sinha est arrivé à Saskatoon à l'âge de huit ans, puis a déménagé à Québec en 1986 et à Montréal quelques années plus tard. Il a remonté le fil de ses origines tardivement, à l'âge de 31 ans, ce qu'évoque furtivement sa danse teintée de motifs du bharata natyam.

Kiya Tabassian est arrivé d'Iran à 14 ans dans le dénuement, alors que toutes ses affaires et ses papiers avaient été volés. Il parle le sanscrit et continue de vivre sa culture d'origine à travers le prisme du présent, de sa famille et de sa musique, qui mélange sonorités médiévales, orientales et baroques.

Pour Sunya, «la musique a été créée en croisement avec la danse», explique celui qui a été formé d'abord en Iran auprès de maîtres musiciens et ensuite en autodidacte, ici. Pour un musicien, le plus grand plaisir est de jouer pour la danse, parce que tu vois ton œuvre, tu vois le son interprété par les gestes du corps humain. Donc, c'est sûr que la gestuelle de Roger et ce que les danseurs dégagent ont beaucoup influencé la musique qui a été composée.»

Techno et calligraphie

La pièce met en scène quatre danseurs (Tom Casey, Tanya Crowder, Ghislaine Doté et François Richard) et les trois musiciens de Constantinople. Outre Kiya au sétar, instrument

Constantinople, aux sources musicales du Moyen Âge

Fondé en 2001 par Kiya (sétar) et Ziya Tabassian (tombak), auxquels s'est joint plus tard Pierre-Yves Martel (viole de gambe), Constantinople remonte les sources musicales du Moyen Âge, des traditions orales de la Méditerranée et de l'Orient, jusqu'aux airs baroques de l'Europe. L'ensemble a enregistré 10 albums sous étiquette Atma. Son dernier titre, *Premiers songes*, paru en mars 2012, marquait le début d'une alliance avec Analekta. Il a également reçu le prix du meilleur concert de l'année pour *El grito, el silencio* et *Premiers songes* au Gala Opus 2010.

de musique persan à cordes pincées, qui ressemble à un luth au long manche, son frère Ziya Tabassian joue le tombak (percussions) et Pierre-Yves Martel, la viole de gambe. Les deux frères Tabassian, qui maintiennent des instruments plus petits, circulent même à travers la chorégraphie.

Roger Sinha y ajoute un solo en guise de prologue qui renvoie à son premier contact avec la musique de Constantinople, avant même d'avoir rencontré Kiya, il y a deux ans et demi. «Mon degré zéro dans ma relation avec Kiya, ma première réponse à sa musique a été du

Si le passé et les traditions sont évoqués dans Sunya, l'œuvre demeure bien ancrée dans la contemporanéité

mouvement. Une improvisation dansée que je reprends ici intégralement», confie le chorégraphe, qui n'avait pas foulé la scène depuis sa tournée en Inde en 2009. Si sa danse intègre certains éléments du bharata natyam, il s'en distance dans Sunya et insiste sur le fait qu'il est loin d'être un expert de cette forme de danse indienne, qu'on devine surtout dans le détail des mains et le travail des pieds.

Si le passé et les traditions sont évoqués dans Sunya, l'œu-



La pièce met en scène quatre danseurs et trois musiciens.

FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

vre demeure bien ancrée dans la contemporanéité. Le chorégraphe, qui a les nouvelles technologies à cœur et se fait réalisateur à ses heures, intègre à nouveau des projections vidéo interactives, comme dans sa pièce précédente *Question de souffle*, signée en partie par l'artiste Jérôme Delapierre.

Ces projections prennent souvent la forme de calligraphies lumineuses, une esthétique qu'il a développée dans *Apricot Trees Exist* en 2004 et qui habille ici tout l'espace scénique. «La calligraphie ressemble beaucoup à la chorégraphie, très détaillée avec des rondeurs et une complexité, ça reflète le type de mouvement que je fais», indique Sinha. «Les lettres, ça vient des langues, et les langues c'est l'identité de chaque culture. Et on sait que les langues ont voyagé longtemps dans toute l'histoire de l'humanité, d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre. On voulait un clin d'œil à la parole», enchaîne le musicien, qui chante aussi quelques poèmes aussi dans la pièce.

Fil rouge

Pour trouver le fil rouge à travers toute cette matière, les artistes ont travaillé avec la dramaturge Jo Leslie. «Il y a ce concept, qui traverse la pièce, qu'il faut se perdre pour se retrouver quelque part», dit Kiya Tabassian. Quand tu arrives quelque part, tu t'y perds parce que tu

donnes tout ce que tu as, mais tu t'y retrouves parce que tu fais partie d'un nouvel espace et du groupe qui l'occupe. Pour moi, c'est ça, le fil rouge.»

On peut l'appeler voyage, migration. Ou simple tournant de la vie.

Le Devoir

SUNYA

Une coprésentation de Danse Danse et de la Place des Arts. Du 17 au 27 avril à la Cinquième Salle de la Place des Arts.

D Voir aussi : Des extraits de Sunya et un court entretien avec ses deux créateurs. ledevoir.com/culture/danse

Billets en vente aujourd'hui à midi! 25 ANS **FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL** en collaboration avec Ford

13 AU 22 JUIN 2013 francofolies.com

LES GRANDS SPECTACLES en collaboration avec

Salle Wilfrid-Pelletier, PdA • 20h

<p>Spectacle d'ouverture</p> <p>LES CHANTS D'AMOUR DE FÉLIX</p> <p>avec GILLES VIGNEAULT, MICHEL RIVARD, RICHARD SÉGUIN, LOUIS-JEAN CORNIER et PLUSIEURS AUTRES INVITÉS</p> <p>Mise en scène de DOMINIC CHAMPAGNE</p> <p>jeudi 13 juin</p>	<p>50 ans!</p> <p>ROBERT CHARLEBOIS</p> <p>avec DUMAS, LES TROIS ACCORDS, ARIANE NOFFAT, PIERRE LAPOINTE et AUTRES INVITÉS</p> <p>samedi 15 juin</p>	<p>LA TOURNÉE ANNIVERSAIRE</p> <p>SERGE LAMA</p> <p>Mes plus belles chansons (France)</p> <p>première partie: CHARLES-BAPTISTE (France)</p> <p>dimanche 16 juin</p>
<p>avec ISABELLE BOULAY, MARC HERVIEUX, BRUNO PELLETIER, DIANE TELL, MARIE-JO THÉRIO, LUC DE LAROCHELLIÈRE</p> <p>Ne me quitte pas :</p> <p>UN HOMMAGE À JACQUES BREL</p> <p>MISE EN SCÈNE DE LUC DE LAROCHELLIÈRE</p> <p>mercredi 19 juin • Théâtre Maisonneuve</p>	<p>NICOLA CICCONE</p> <p>jeudi 20 juin • Théâtre Maisonneuve</p>	<p>PAUL DARAÏCHE</p> <p>avec LAURENCE JALBERT, PATRICK NORMAN, MARIO PELCHAT, CINDY DANIEL, YVES LAMBERT</p> <p>vendredi 21 juin • Théâtre Maisonneuve</p>
<p>Spectacle de clôture</p> <p>avec MARIO PELCHAT, MARIE-DENISE PELLETIER, JEAN-PIERRE FERLAND et AUTRES INVITÉS</p> <p>SALUT À CLAUDE LÉVEILLÉE</p> <p>samedi 22 juin • Salle Wilfrid-Pelletier, PdA</p>	<p>LE CHANT DE LA MAIN</p> <p>LE NOUVEAU THÉÂTRE MUSICAL DE RENÉ RICHARD CYR ET DANIEL BÉLANGER</p> <p>D'APRÈS L'ŒUVRE DE MICHEL TREMBLAY</p> <p>Avec MAUDE GUÉRIN, FRANCE CASTEL, NORMAND D'AMOUR, ÉVELINE GÉLINAS, BENOÎT MCGINNIS et 16 COMÉDIENS et MUSICIENS SUR SCÈNE!</p> <p>Théâtre du Nouveau Monde • 20h</p> <p>du 13 au 22 juin (relâche du 16 au 19 juin)</p>	

Billetterie PLACE DES ARTS 514 842-2112 • 1 866 842-2112 laplacedesarts.com

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE 514 866-8668 • tnm.qc.ca

418 643-8131 **LETRIDENT.COM** Direction artistique ANNE-MARIE OLIVIER

Logo: Diase.ca / Photographie: Hélène Bouchard et Stéphane Bourgeois / Comédien: Bertrand Alou

Partenaires: info francos, LOTO QUÉBEC, Bell, SAO, Hydro Québec, DRY, Québec, La Presse, SiriusXM, Startrans, HSAAT, SOCAN, IFCM, Sacem, Canada, musique, Montréal, Montréal, Québecoriginal, SPÉRTA

CULTURE › MÉDIAS

Cendrillon au Far-Web

Comment les nouvelles technologies transforment le documentaire (et la fiction)

STÉPHANE
BAILLARGEON

L'intro résume l'intention: «*La 389, pis la 500. La route pour le Labrador. Une grosse ride de pick-up pour aller voir le monde...*» Le narrateur prononce «raïde de picope», comme au Lac-Saint-Jean. Les belles images du documentaire défilent. L'aventure commence à Fairmont avec le portrait de Sylvain, «un vrai gars du Nord, un natif». Sylvain ne vit pas à l'intérieur du «mur» d'enceinte de béton qui protège le campement des travailleurs de la mine, mais dans un bungalow un peu à l'écart. Il souffle dans son harmonica et souffre de la solitude, un peu. Il rêve que «300 000 filles à marier» montent les rejoindre, lui et les autres ouvriers du chantier.

La série *Pick-up. À la rencontre d'un bout du monde* se poursuit à Churchill Falls, à Goose Bay, à Labrador City et à Cartwright, avec cinq reportages d'une trentaine de minutes au total diffusés sur le site du producteur TV5.ca. Le «road trip» filmé sur 1834 kilomètres a remporté un prix Gémeau 2012 dans la catégorie de la meilleure production originale pour les nouveaux médias. Tout ça avec un budget d'environ 20 000\$ pour 21 jours de tournage. Aussi bien dire presque rien pour donner beaucoup.

«On a économisé partout où on pouvait», explique Jean-Marc E. Roy, coréalisateur de *Pick-up* avec Philippe David Gagné. «On a déniché les sujets au fur et à mesure. On couchait dans les petits motels et on économisait sur la bouffe. De toute façon, au Labrador, pour devenir un restaurant il suffit de posséder un micro-ondes et une friteuse.»

M. Roy habite à Saguenay, où il travaille comme coordinateur artistique du centre de production et de diffusion multidisciplinaire Le Lobe. «Je viens du créneau du documentariste et j'alterne maintenant entre la fiction et le documentaire», explique le cinéaste, qui a touché à tous les genres avec ses quelque 150 productions, une moyenne d'une douzaine de films par année, les derniers le plus souvent en partenariat avec M. Gagné.

Une Japonaise,
un Catalan

Les «serial shooters» savent improviser des tournages quand il le faut. La dernière production du duo *Anata O Ko-*

«*Michel Brault parlait des technologies comme des capteurs du réel. Nos productions actuelles conçoivent les technologies de la même manière.*»

Hughes Sweeney,
producteur exécutif du
studio de productions
interactives de l'ONF

rosu a été imaginée et tournée en quelques heures en Espagne, en novembre 2011, là encore en exploitant à l'extrême la légèreté et la mobilité du nouveau monde médiatique.

«On était invités au 37^e Films de Baladona, qui est un peu le Verdun de Barcelone, pour y présenter notre film *Life and Death of Yul Brenner*, explique le cinéaste. J'avais ma caméra. Sur place, on a croisé une comédienne japonaise [Eriko Takeda] qui vit à Paris et un acteur catalan [Ramon Canals] qui fait beaucoup de doublage. On s'est dit qu'on allait faire un film ensemble. On a écrit le scénario en une soirée et on a tourné le lendemain en quatre ou cinq heures, en caméra subjective, avec la voix hors champ de Ramon. On a ensuite reçu l'invitation pour ouvrir le 38^e Films en novembre dernier. On a eu un peu de pression, mettons.»

Le petit bijou de cinq minutes a tellement impressionné qu'il est diffusé sur les vols d'Air Canada après avoir été sélectionné au dernier Festival de Cannes et dans deux douzaines d'autres rendez-vous cinématographiques d'autant de pays. «Le film, en catalan et en japonais, tourné par deux Québécois, a représenté le Canada partout», dit fièrement M. Roy, qui travaille maintenant sur *Dashe*, décrit comme un conte rural chanté sur un mode country western. La fiction sera tournée en octobre.

La révolution numérique multiplie ainsi les petits miracles. Les films se tournent et se diffusent bien plus facile-



JEAN-MARC E. ROY ET PHILIPPE DAVID GAGNÉ
Ensemble, ils comptent quelque 150 productions, en moyenne une douzaine par année.

ment qu'au moment où les pionniers inventaient le cinéma vérité, ici comme ailleurs, avec des équipes et de l'équipement qui remplissaient un ou deux pick-up...

«Ce monde, mon monde, a été bouleversé par la technologie, qui permet maintenant de tourner, de monter et de diffuser des «produits», entre guillemets, dignes d'Hollywood avec 2000\$

d'équipement. Comme chacun peut tourner, il faut se démarquer avec des histoires originales tournées par des équipes ultralégères. Cette révolution nous ramène aux sources de cet art, aux films de l'ONF tournés par Pierre Perrault, Gilles Proulx ou Denys Arcand.»

En avant comme avant

L'Office national du film

(ONF) alimente et enrichit sa propre tradition. «On doit encore se demander comment les technologies servent à raconter des histoires, poursuit Hughes Sweeney, producteur exécutif du studio de productions interactives de l'ONF. À la fin des années 1950, de nouveaux appareils permettant de synchroniser la prise d'image et de son ont favorisé le développement du ci-

néma direct. Je vois la souris et la webcam comme on voyait les magnétophones Nagra à l'époque. Michel Brault parlait des technologies comme des capteurs du réel. Nos productions actuelles conçoivent les technologies de la même manière.»

L'ONF parle donc de «productions interactives» pour décrire certains de ses webdocs, ses applications mobiles, ses installations et mêmes ses performances. Cette approche multiplateforme pour raconter des histoires va aboutir la semaine prochaine à la présentation du *Journal d'une insomnie collective* au Festival de film de Tribeca, à New York. Le projet, imaginé par M. Sweeney une nuit sans sommeil, après la naissance de sa fille, permet de cumuler et de partager en ligne des informations auprès d'insomniaques, en tapant du texte, en dessinant à l'aide de la souris ou en enregistrant une réponse vidéo.

«Jessaie de plus en plus de réfléchir aux manières de sortir de l'écran», explique le directeur. Ce qui est en train de se passer de plus intéressant concerne la rencontre entre l'art et la technologie. L'ONF a toujours été un lieu d'innovation. IMAX a été inventé ici comme un des premiers films d'animation créés par ordinateur. Maintenant, ça se poursuit sur le Web.»

Seulement, pour bien faire, il faut penser autrement. L'ONF ne conçoit pas ses productions en ligne, l'application ou le site Web, comme de simples produits dérivés d'une matrice centrale, un documentaire par exemple. «Nos projets sont des prototypes d'une manière holistique de créer, conclut l'explorateur du Web. Je regarde encore beaucoup de films et je lis encore. Tout ne va pas devenir fragmenté et multiplateforme. Mais les trois quarts des projets dits transmédia que l'on voit sont souvent ordinaires parce qu'ils sont toujours l'enfant pauvre d'une émission de télé ou d'un film. Quand il y a la nécessité de raconter une histoire sur plusieurs plateformes, soit à cause du sujet, soit à cause du public ou des fonds, la seule façon de faire quelque chose d'intéressant, c'est maintenant dans cette perspective holistique.»

Le Devoir

Écouter aussi · Les cinq épisodes de *Pick-up*. À la rencontre du bout du monde. ledevoir.com/culture/medias

12
13
www.denise-pelletier.qc.ca

Une présentation de la Troupe du Panache
en codiffusion avec le Théâtre Denise-Pelletier

J

**LE P'TIT
JOURDAIN**

Texte et mise en scène de Hubert Fielden

Du 3 au 20 avril 2013 à la Salle Fred-Barry
du Théâtre Denise-Pelletier

Avec Louis-Philippe Berthiaume - Vicky Bertrand -
Marie-Anick Blais - Jérémie Francoeur - Gabrielle
Lessard - Jonathan Morin - Émilie Sigouin -
Philippe Thibault-Denis - Marie-Noëlle Voisin

4353, rue Ste-Catherine Est - 514 253-8974
www.denise-pelletier.qc.ca

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

FONDATION
CONSERVATOIRE
d'art dramatique de Québec

USINE C

514 521-4493 USINE-C.COM

© MARTIN WAHNER ARBELE

DE RETOUR À LA DEMANDE GÉNÉRALE !

**KISS &
CRY**

23 → 28 AVR
DE
MICHÈLE ANNE DE MEY
& JACO VAN DORMAEL

PARTENAIRE
PRIVILÉGIÉ
QUÉBECOR

EMMANUEL JOUTHE
DANSE CARPE DIEM
WHEN WE WERE OLD
24-25-26 AVRIL 20 H

CHORÉGRAPHE ET
INTERPRÈTES | CHIARA FRIGO
EMMANUEL JOUTHE
CONSEILLER À LA
DRAMATURGIE | GUY COOLS
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE
ET RÉPÉTITRICE |
CHRISTINE CHARLES
CONCEPTION SONORE |
LAURENT MASLÉ
ÉCLAIRAGES |
PHILIPPE DUPEYROUX

UNE PRÉSENTATION
DE L'AGORA DE LA DANSE
ET DE TANGENTE

TANGENTE
Laboratoire de mouvements contemporains

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHARRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

CHIARA FRIGO + EMMANUEL JOUTHE PHOTO | VANESSA FORGET

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Kent Nagano, ce succès qui dérange

La machine à rumeurs a causé des dommages à l'image de l'OSM et de son chef à l'international

Kent Nagano, directeur musical de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM), a vu, en octobre 2012, son contrat prolongé jusqu'en 2016. Des rumeurs insistantes veulent que l'OSM soit en train de lui chercher un successeur. À la vitesse d'Internet, les potins sont devenus « informations » et les démentis formels n'y font rien. Les dommages au niveau international causés à l'image de Montréal, de l'OSM et de son chef sont indéniables. Analyse.

CHRISTOPHE HUSS

Si l'OSM a retenu les services de Zarin Mehta, retraité du New York Philharmonic, ce n'est pas pour trouver un successeur à Kent Nagano, comme le veulent les rumeurs, mais bien pour travailler à la percée du chef aux États-Unis.

« M. Zarin Mehta agit à titre de consultant auprès de l'équipe artistique de l'OSM depuis la fin de l'année 2012 », précise la directrice des relations publiques de l'OSM, Véronique Boileau. Plus précisément, l'ancien directeur général de l'orchestre, bien connu à Montréal, a été engagé par la chef de la direction Madeleine Careau, un choix avalisé par le comité exécutif du conseil d'administration. Et cet engagement ne se serait pas fait dans le dos du directeur musical. « Kent Nagano s'est engagé très activement en faveur de l'embauche de Zarin Mehta comme consultant », nous confirme son attachée de presse, Gabriele Schiller.

Selon nos sources, le mandat particulier de Zarin Mehta est de combler le déficit d'image de l'OSM et de Kent Nagano aux États-Unis avec, possiblement, une tournée à la clé en 2016. Ceci corrobore la réponse de l'OSM au *Devoir* affirmant que les conseils de Zarin Mehta n'auront d'effet que sur « la programmation à l'international ». L'orchestre confirme que Kent Nagano garde le pouvoir total et intégral sur le choix des chefs invités.

L'administration consulte

Zarin Mehta est connu pour faire partie de comités de recherche. Ce profil a assurément alimenté les rumeurs. Mehta, jadis membre d'un comité fantôme pour la recherche du directeur musical de l'OSQ, est beaucoup plus actif actuellement dans la recherche du successeur de Pinchas Zukerman à Ottawa. Même job à l'OSM? La situation serait éthiquement intenable.

Mais l'association Mehta-Nagano reste cocasse, puisque Zarin Mehta n'a jamais rien fait en douze ans à New York pour accueillir ou favoriser Kent Nagano, dont la carrière aux États-Unis est quasi inexistante. S'allier pour demain les ennemis d'hier est une vieille tactique éprouvée.

Dans les bureaux de l'OSM, on peut s'étonner des qualifications de cette administration fort nombreuse qui nécessite pourtant de multiples expertises externes. Selon ses propres termes, « l'OSM a toujours pu compter, au besoin, sur l'appui de consultants de niveau international pour l'épauler dans différents champs d'expertise: Jean-Pierre Brossmann (surtout dans le domaine vocal), Dieter Rexroth (aspects musicologiques de la programmation à Montréal), ou encore Evans Mirageas (conseil en ce qui a trait au lien avec les agents, la négociation de contrats etc.) », explique dans un courriel M^{me} Boileau. La nouvelle étrangeté est le recoupeur des expertises de Mirageas, ancien patron chez Decca, et Zarin Mehta, deux hommes aux carnets d'adresses bien remplis.

À ce titre, M^{me} Boileau précise qu'Evans Mirageas est là pour le multimédia, le streaming, le downloading, etc. « Il est donc devenu consultant



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

En sept ans, Kent Nagano a déjà marqué l'histoire de la musique à Montréal, d'une part en obtenant la construction d'une salle de concert, toujours refusée à Dutoit précédemment, et en remplissant cette salle à chacune de ses apparitions.

« Nous ne sommes pas tombés sur la tête : voyez tout ce que nous faisons grâce à lui : des tournées, des disques, des concerts remplis... »

Un musicien de l'Orchestre symphonique de Montréal



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Kent Nagano l'intello, ici vêtu de son chandail du Canadien, a réussi à apparaître comme un personnage populaire.

pour nous dans ce secteur et, petit à petit, il nous a conseillés aussi sur le marché américain, les agents, la négociation de contrats d'artistes, etc.»

Quand bien même l'OSM se chercherait un chef pour un hypothétique après-Nagano, la présente période est stratégiquement mauvaise: dans l'année qui vient, le Symphonique de Boston se choisira un directeur musical. Il y a quatre « candidats », ce qui veut dire trois futurs déçus, probablement rassurés de trouver une oreille compréhensive pour atténuer leur peine. Du côté de Kent Nagano, rien ne saurait l'inciter à partir, à moins que le poste de Michael Tilson-Thomas se libère à San Francisco et s'offre à lui. Ce n'est pas le cas pour l'heure. Ceci explique que l'OSM et son chef insistent lourdement sur une phrase du communiqué: « Après 2016, le mandat de Kent Nagano pourra faire l'objet d'un renouvellement à la convenance des deux parties. »

Les musiciens pour Nagano

L'orchestre n'a pas été consulté, ni en grand comité ni en petit, sur l'après-2016. Tout au plus, les musiciens remplissent des fiches d'évaluation de

ne parle pas de ça, il n'y a pas d'écœurante aigüé comme à la fin de l'ère Dutoit. » C'est peut-être pour cela que nous n'avons pas réussi à rencontrer ces supposés nombreux musiciens prêts à déclarer: « On s'ennuie tellement de Charly... »

Qui en veut à Kent Nagano?

En sept ans, Kent Nagano a déjà marqué de manière pérenne l'histoire musicale à Montréal en obtenant la construction d'une salle de concert, toujours refusée à Dutoit précédemment; en amenant dans cette salle un orgue symphonique; en remplissant ladite salle à chacune de ses apparitions; en reconnectant l'orchestre avec le marché des tournées — en pleine dépression; en faisant enregistrer l'OSM et en le crédibilisant dans des répertoires où on ne l'attendait pas du tout (Beethoven, Mahler); en rebranchant l'OSM dans la cité, grâce à de nombreux projets populaires (certes plus ou moins heureux); en remettant l'OSM à l'antenne de la télévision de Radio-Canada (au prix, hélas, de commissions musicales); et en ayant des idées, des idées et encore des idées.

Nagano a réussi à apparaître comme un personnage populaire, lui l'intello. En tout cas — tout comme Yannick Nézet-Séguin au Métropolitain —, il a cassé une image hautaine de la musique classique.

Certes, tout n'est pas rose. Il y a cette arrogance de l'OSM, soutenue par des privilèges quasi iniques quant à l'utilisation de la salle; ces programmes parfois abscons; ce quasi-divorce avec la musique française pendant cinq ans; cette méconnaissance ou ce désintérêt de ce qui bouge en musique classique, avec une différence abyssale entre Toronto et Montréal au chapitre des artistes invités.

On ne se défera jamais de l'association OSM-Dutoit gravée en 25 ans sur des dizaines de disques. Mais Kent Nagano est tout simplement et naturellement en train de le supplanter dans l'éminence des directeurs musicaux de l'OSM. Si cela dérange certains nostalgiques au point de vouloir défaire son association avec l'orchestre, à en voir les conséquences on se dit que la nostalgie n'est plus ce qu'elle était.

Le Devoir

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENAIRE EN TITRE

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
ACCUEILLIR L'ÉMOTION

ABONNEZ-VOUS SAISON 2013-2014
À PARTIR DE 124\$

orchestremetropolitain.com | 514 598-0870

Conseil québécois et des arts Québec
Conseil québécois des médias
Conseil québécois Grand Conseil
Palais de la Culture
Palais de la Culture
Montréal LE DEVOIR

CULTURE DE VISU



SÉBASTIEN LAPOINTE

Cette maison, livrée à une interminable descente, s'inscrit d'abord dans la foulée des projets antérieurs de l'artiste Gwenaël Bélanger, dont plusieurs séries ont exploré le motif de la chute d'objets.

De la maison à la multitude

La pratique de l'image prend des voies opposées chez Gwenaël Bélanger et Yan Giguère

VISITES LIBRES

Yan Giguère

BREAKDOWN

Gwenaël Bélanger
Le Centre d'art et de diffusion
Clark, 5455, rue de Gaspé,
local 114.
Jusqu'au 20 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

Dans chacune des solides expositions en cours chez Clark, le thème de la maison est abordé, mais rien de plus toutefois ne saurait rapprocher le travail de Gwenaël Bélanger et celui de Yan Giguère, dont la pratique de l'image prend des voies opposées. Celle de Bélanger épouse les technologies les plus récentes de la modélisation, tandis que Giguère demeure fidèle à ses appareils analogiques. Or la technique, pour l'un et pour l'autre, n'est heureusement pas la finalité poursuivie.

C'était là sans doute le principal défi à relever pour Bélanger qui, avec l'œuvre *Breakdown*, s'est attaqué à un projet dont l'envergure se situe a priori dans la complexité technique de sa réalisation. Le court film donne à voir la chute improbable d'une maison et sa progressive désintégration, action générée par modélisation et animation 3D. Bien que la technologie numérique du 3D ait considérablement évolué au cours des dernières années, son application reste exigeante et ne peut pas résulter du travail d'une seule personne.

L'artiste a donc su s'entourer d'une équipe de production experte en la matière, tout en en déviant les savoirs du domaine des effets spéciaux et des jeux vidéo où elle s'accommode habituellement. Le résultat, tout en reposant sur une réalisation techniquement impressionnante, refuse de verser dans le spectaculaire, constituant en cela même une critique de ce phénomène.

Effets spéciaux

Pas d'esbroufe, donc pour Bélanger, qui tient son travail



SÉBASTIEN LAPOINTE

Visites libres, de Yan Giguère, s'intéresse aux habitats de toutes sortes.

Join du simple gadget technologique. Cette maison, livrée à une interminable descente, s'inscrit d'abord dans la foulée des projets antérieurs de l'artiste, dont plusieurs séries ont exploré le motif de la chute d'objets. Plus précisément, le modèle de la maison découle d'une œuvre réalisée à Sainte-Thérèse, 100, rue Blainville ouest (2009), pour la façade extérieure du centre Praxis. Bélanger a choisi de photographier une des maisons de la ville, son territoire d'intervention. La maison a ensuite été isolée dans un moment suspendu de sa dégringolade, sur fond de ciel bleu.

Le film, lui, imagine la chute en mouvement, mais sans révéler la situation initiale ni le hors-champ de la scène resserrée autour de la maison dont les fragments envolés, mobilier et matériaux, disparaissent vers le haut. La bande

sonore appuie le phénomène de friction de l'air sur la bâtisse qui se dépouille et dévoile sa structure au fur et à mesure. Cette envolée de la maison n'est pas sans faire penser à celle du *Magicien d'Oz*, qui est emportée et déplacée au pays d'Oz par la tornade. La nature fantastique de l'événement est en partie compatible avec l'esprit du travail de Bélanger, qui ne fait pas dans le drame.

Ce qui pourrait en effet être de l'ordre du désastre ne l'est pas, la dimension ludique du film s'imposant plutôt, notamment pas le point de vue du tournage, qui simule une caméra subjective. Des effets de mises au point et de déplacements sont les indices de ce regard technique qui ne pourrait cependant avoir été opéré que par un humain, lui aussi en chute, comme le voudrait un sport extrême bien en vogue.

L'absurde de la situation désamorce ainsi le drame potentiel — la destruction d'un foyer familial —, tout en contrecarrant par un long plan-séquence l'action recherchée dans les films cinématographiques qui carburent d'ordinaire à ce genre d'effets spéciaux.

Yan Giguère en constellation

Parmi les mosaïques de photographies de Yan Giguère, une première image montre la pancarte « À vendre » d'un terrain ou d'un immeuble, amorçant ainsi l'exposition *Visites libres*, qui s'intéresse aux habitats de toutes sortes. Le thème s'incarne dans une constellation d'images dont la variété, des dimensions et du tirage, est le maître mot, à l'exemple des deux précédentes expositions de Giguère pour lesquelles il avait aussi adopté ce type d'accrochage.

À la différence ici que les volumes sur lesquels sont montées les photos sont également diversifiés, affirmant encore davantage leur qualité d'objet, dimension chère à l'artiste, pour qui le développement des images passe toujours par le faire artisanal, son faire. Dans le contexte de cette exposition, cette volumétrie vient aussi évoquer le statut de la photographie lorsqu'elle se trouve pratiquée par les amateurs dans la collecte de souvenirs, pratique liée aux albums photo de famille que la culture actuelle du numérique tend toutefois à dématérialiser sous forme de fichiers dans des banques d'images innombrables.

Les photos se présentent aussi comme des tablettes pour accueillir d'autres photos, plus petites et plus minces, autre allusion à la domesticité, univers que dépei-

gnent plusieurs des images. Des photos de famille datées de 1930 proviennent d'ailleurs de la grand-mère de l'artiste, qui intègre ainsi pour la première fois une production qui n'est pas de sa main. Le reste, bien que disparate et issu de plusieurs années, est de lui, généré par des appareils amateurs et professionnels de différentes époques brouillant les pistes. La séquence étoilée fait fi de la chronologie, l'artiste ayant puisé dans un ensemble d'images qu'il glane sans relâche.

Les vues de cabanes, de maisons de banlieue, de dômes et de sphères s'agglutinent, truffées de portraits de personnes pensives ou souriantes. Sur un autre pan de mur, des habitations urbaines semblent plutôt dominer, des vestibules d'édifice à logements, des cours intérieures, des devantures de commerces ou d'architecture industrielle. D'autres visages s'inscrivent dans cette myriade de motifs qui déclinent finalement la vie en collectivité, dont une des expressions les plus vives, quoique jouée discrètement, s'avère ici les manifestations du printemps érable, reconnaissables à leurs affiches et à la tête, immanquable, d'Anarchopanda.

Dans les alvéoles de ruches captés en détail également de la partie, il faudrait ainsi voir une métaphore de la famille, de la communauté, puis de la société, motifs de rassemblement dès le départ donné par le type d'accrochage. Là, dans les associations libres et fictionnelles qu'il permet de tisser entre les images, le dispositif relance avec finesse, et à plusieurs égards, la question cruciale du bien commun.

Les deux artistes feront une présentation de leur travail le samedi 20 avril à 15h30.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir aussi : Des photos tirées de *Breakdown* et *Visites libres*. ledevoir.com/culture/artsvisuels

Le meilleur d'avril au Centre Phi.

Cinéma

15 avril à 19 h 30
BELLA MARIPOSAS
de Salvatore Mereu (Italie, 2012)
Version originale italienne, sous-titres anglais

Du 16 au 24 avril
CARTE BLANCHE À STÉPHANE LAFLEUR
5 films choisis par ce réalisateur
11,25 \$ chaque film ou **Carte privilège** à 41,25 \$ pour les 5 films (taxes et frais inclus)

17 avril à 19 h 30
SOMEBODY UP THERE LIKES ME
de Bob Byington (États-Unis, 2012)
Version originale anglaise

Du 18 au 26 avril
YOU GIVE LOVE A BAD NAME
5 films que vous aimerez revoir
6,25 \$ chaque film ou **Carte privilège** à 21,25 \$ pour les 5 films (taxes et frais inclus)

Conférences

16 avril à 19 h
ÉCHANGE SUR HAÏTI
Conférence avec l'artiste britannique Leah Gordon et la très honorable Michaëlle Jean
GRATUIT

17 avril à 19 h
DISSECTIONS : THOMAS DEMAND
Table ronde BILINGUE autour de l'exposition de Thomas Demand, avec Suzanne Paquet, Michael Blum et Thomas-Bernard Kenniff
GRATUIT
Une présentation de DHC/ART et du Centre Phi

22 avril à 19 h
NOT IN THE AGE OF PHAROHS
Conférence en anglais de Bruce Ferguson
GRATUIT
Une présentation de DHC/ART, du MACM et du Centre Phi

Spectacles

13 avril à 21 h
Dans le cadre de *dIFa@Phi*
BOOGAT
avec High Klassified et DJ Chuck
scénographie numérique de Congotron
11,25 \$ à l'avance
13,25 \$ à la porte (taxes et frais inclus)
Finaliste aux prix Juno
avec le Roberto Lopez Project

À venir du 1^{er} au 3 juin
WHAT WE ARE SAYING
d'Ame Henderson/Public Recordings
Danse + performance
Une présentation du Festival TransAmériques et du Centre Phi

Exposition

Du 25 février au 27 avril
KANAVAL
de Leah Gordon
GRATUIT

Du 6 au 18 mai
CEREUS / Système vidéo interactif
de Philomène Longpré
GRATUIT
Exposition présentée dans le cadre du Festival Elektra

Programmation sujette à changement sans préavis.
Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

Tous les films sont à 11,25 \$ (taxes et frais inclus),
sauf indication contraire.

Centre Phi—407, rue Saint-Pierre (angle Saint-Paul), Vieux-Montréal—centre-phi.com

phi.
TOUS LES LIEUX DE L'ART

CULTURE DE VISU

De souvenirs et de fragments

Raymond Lavoie et Vivian Gottheim, deux artistes qui mettent la réalité virtuelle au diapason de la matière

DATA

Raymond Lavoie
Galerie Graff, 963, rue Rachel
Est, jusqu'au 20 avril

DIA

Vivian Gottheim
Occurrence, 5277, avenue du
Parc, jusqu'au 24 avril

JÉRÔME DELGADO

Raymond Lavoie et Vivian Gottheim sont tous deux un peu peintres et un peu photographes. Si leurs pratiques semblent avoir peu de chose en commun — le premier est plus proche de la rigidité formaliste, la seconde, d'une exubérance gestuelle —, leurs solos simultanés trahissent des intérêts similaires. L'idée de la représentation, ou de la visibilité, la question de la mémoire et la recherche de la trace sont au cœur des deux expositions, l'une à la galerie Graff, l'autre au centre Occurrence.

Plasticien à ses heures, auteur notamment de grands tableaux monochromes, Raymond Lavoie travaille aussi l'image, comme photographe ou comme collecteur de photos trouvées dans les bricantes ou dans les livres. Chez lui, l'essentiel, ce degré zéro de la peinture mis en place par Malevitch, et la trace documentaire propre à la photo s'y donnent rendez-vous. Cette fois, plus que jamais probable-



Raymond Lavoie, DATA - I [détail], 2012, Matériaux divers sur toile, verre, bois.

GALERIE GRAFF

ment, la rencontre invite à la confrontation.

Fidèle à Graff depuis des décennies, Raymond Lavoie propose pour ce quatrième solo rue Rachel en huit ans un ensemble écartelé entre l'accumu-

lation de données et l'absence de celles-ci, leur effacement. L'expo, qui regroupe huit œuvres, s'intitule justement *Data*. À l'instar de nos ordinateurs qui accumulent données sur données, les pièces de Lavoie finissent par n'en montrer que des fragments.

La série de collages *Data*, trois immenses panneaux que dynamise une pléthore de documents (photos, cartons d'invitation, croquis), est garnie de ces détails du passé qui forment une mémoire, une vie. Autobiographiques, ces œuvres ont leur intérêt ailleurs, notamment dans l'exploitation formelle de ces papiers, dans la manière de les présenter aussi. Lavoie joue sur la superposition, la transparence et même la coloration de certains éléments pour tenter de mettre un semblant d'ordre à cette masse d'information. Même les punaises qui servent à épinglez les documents contribuent à animer la composition.

Le travail de Raymond Lavoie repose sur la manipulation. Les encres sur photographie *Missing Data* et les peintures monochromes sur aluminium homonymes évoquent, à différents niveaux, la réalité immatérielle de l'informatique. Des petites retouches rectangulaires, qui brouillent l'image d'une part ou créent des vides d'autre part, nous confrontent à la perte de mémoire et rendent ces ensembles très concrets.

Missing Data (gris) et *Missing Data (jaune)*, qui se composent de plusieurs panneaux, sont particulièrement présents dans l'espace physique de la galerie, d'autant plus en comparaison avec les très touffues *Data*. Si elles peuvent être très musicales à la manière des compositions du plasticien Yves Gaucher, ces *Missing Data* imposent à celui qui les regarde son propre reflet. Or ce sont les trouées rectangulaires sur la surface que l'on retient. Les pertes, les ab-

sences, les disparus seront toujours davantage perceptibles que les images encore présentes.

Photos dépeintes

La mémoire visuelle, chez Vivian Gottheim, est intrinsèque aux œuvres qu'elle expose à Occurrence. Les trois grandes acryliques au cœur de l'expo *DIA* fonctionnent comme des il-

lusions d'optique. À la manière de Raymond Lavoie, Gottheim procède par extraction, par effacement. Si les fins sont fort distinctes — ce sont des figures ou des paysages qui surgissent sur la surface —, l'artiste montréalaise travaille aussi autour de la mémoire et, dans ce cas en particulier, du souvenir de voyage.

Gnou, *Direction Montmorency*, *Mégantic*, les titres des œuvres pointent le sujet représenté. Ces peintures, éclatantes par leur traitement bicolore sur-naturel — un jaune et rose pour l'animal qui broute l'herbe, par exemple —, découlent néanmoins de photographies très réalistes. Elles accentuent ainsi les effets de contraste et la profondeur de champ et s'accordent avec la nature bipolaire de notre vision.

Plusieurs étapes précèdent le rendu final. Vivian Gottheim recouvre son image entièrement d'acrylique pour ensuite en retirer, minutieusement, des éléments qui font réapparaître son sujet. Voilà un travail physique, engageant pour l'artiste et dépendant autant de son doigté que de sa patience. Paradoxalement, le résultat est proche de l'image en pixels, d'un art actuel très porté par la fragmentation.

L'expo est complétée par d'autres œuvres, dont une animation vidéo et sonore, rythmée du son de percussions, qui pousse dans une autre sphère le gnou dépeint en peinture.

Collaborateur
Le Devoir



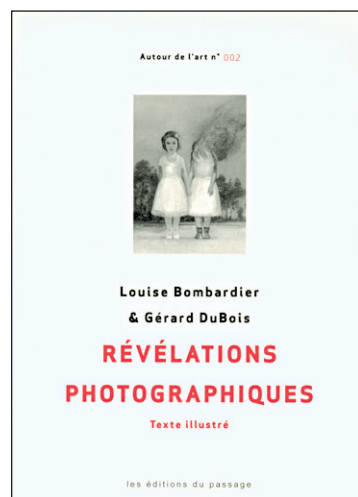
Vivian Gottheim, Gnou, 2010, Acrylique sur canevas.

EN BREF

Passage à l'art

Les éditions du Passage proposent de découvrir ou redécouvrir des artistes à petits prix. Leur nouvelle collection, baptisée « Autour de l'art! », rassemble des paroles et des écrits d'artistes, des entretiens, des correspondances et des analyses. Chaque titre comprend aussi un cahier couleur. La collection sera lancée le 17 avril avec trois titres.

Le Devoir



14 avril - 5 mai - 8 septembre
trois CONFÉRENCES solidement documentées
pour apprécier l'histoire et l'art de
LA FLANDRE BELGE ET DES PAYS-BAS

AMSTERDAM, BRUGES, ANVERS, BRUXELLES
Une judicieuse préparation au voyage d'octobre
Documentation détaillée sur demande



www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec



SIDNEY MENKES

LA SÉRIE JEUX D'ENFANTS DANS LA NATURE

Exposition du 13 au 27 avril 2013

Catalogue en ligne : www.galerievalentin.com

GALERIE VALENTIN

1490, RUE SHERBROOKE OUEST • MONTRÉAL, QC • 514 939-0500



« Friendly Duck » huile diam. 38 cm

CULTURE › CINÉMA



Chris Ovinger doit construire un mur de 300 mètres, or il ne connaît pas grand-chose dans l'art d'aligner et de superposer les pierres.

Le bonheur des pierres

LE TRIOMPHE DU MUR

Réalisation, scénario et image: Bill Stone. Montage: Carl Freed, Bill Stone. Musique: Julie Thériault, Mikael Tobias, Eric Harding Trio. Canada, 2012, 102 min. Version originale anglaise avec sous-titres français.

ANDRÉ LAVOIE

Le processus est-il plus important que le résultat? La question n'est jamais posée aussi clairement dans *Le triomphe du mur*, de Bill Stone. Pourtant, elle hante plus d'une fois les pensées du documentariste québécois, confus parfois devant le tempérament fuyant, énigmatique et souvent séduisant de son sujet.

Ce n'est pas tous les jours que l'on fait la connaissance d'un homme dont la tâche principale est de construire un mur de pierre sèche d'une longueur de 300 mètres pour un patron dont on ne connaît ni le nom ni les intentions véritables pour soutenir une telle initiative. En revanche, son artisan, Chris Ovinger, accepte de bonne grâce la présence du cinéaste, déterminé à capturer en images cette petite aventure qui devait durer quelques semaines, amorcée par un beau jour de fin d'été, un certain 11 septembre 2001.

Fils de bonne famille, citoyen du monde, longtemps un éternel étudiant, en architecture par exemple, Chris Ovinger ne connaît pas grand-chose dans l'art d'aligner et de superposer les pierres. Cette connaissance, il compte l'acquérir à la sueur de son front et avec un soin méticuleux, une tâche plus complexe que prévu. Sa perplexité, exprimée à voix haute et dans une foule de gestes trahissant sa maladresse, Bill Stone en est le témoin privilégié, une posture habituelle pour un documentariste. Dans son cas, elle s'avère d'abord inconfortable,

et rapidement insoutenable.

Le bâtisseur improvisé va-t-il un jour achever son œuvre? A voir la lenteur des travaux, la succession d'assistants qui ne tiennent jamais plus qu'une saison, et l'indiscipline d'un travailleur incapable de justifier ses absences et ses retards, ce mur commence drôlement à ressembler à une version païenne de la célèbre Sagrada Família de Barcelone... Au grand désespoir de Bill Stone qui, chaque année, revient sur les lieux de ce chantier paisible, d'une lenteur pour lui désespérante.

Le cinéaste aurait-il, littéralement, heurté un mur? Plus d'une fois il s'interroge sur la validité d'un projet en apparence anecdotique, remettant même en question l'honnêteté de sa vedette improbable, jaloux de sa vie privée tout en étant parfaitement à l'aise devant la caméra. Le charme discret de cette figure atypique et anachronique représente d'ailleurs un élément important de ce documentaire, véritable tour de force lorsque l'on considère toutes les années de compagnonnage du réalisateur avec sa principale vedette.

On se demande bien si ce fameux mur deviendra réalité. La question apparaît peu à peu dérisoire en regard du processus psychologique et philosophique qui s'opère d'un côté comme de l'autre de la caméra. Comme si cette aventure en apparence absurde, décalée, élaborée en pleine campagne à moins d'une heure de route de Montréal mais en marge de toute logique marchande, opérant surtout une transformation du paysage intérieur de ceux qui la façonnent. Bill Stone, le bien nommé, croyait voir s'ériger son mur des lamentations. Il ne pensait jamais trouver là son bonheur de cinéaste.

Collaborateur
Le Devoir

C'est plus que du bonbon

PAULETTE

Réalisation: Jérôme Enrico. Scénario: Laurie Aubanel, Jérôme Enrico, Bianca Olsen, Cyril Rambour. Avec Bernadette Lafont, Carmen Maura, Dominique Lavanant, Françoise Bertin. Image: Bruno Privat. Montage: Antoine Vaille. Musique: Michel Ochowiak. France, 2012, 85 min.

ANDRÉ LAVOIE

Certains films tiennent la route en s'appuyant sur bien peu de chose: un sujet original, un ton décapant, une esthétique aguichante... D'autres doivent beaucoup, sinon tout, à la star qui accepte de se prêter au jeu du cinéaste, cautionnant son univers ou sa petite musique.

Paulette, du cinéaste français Jérôme Enrico, repose sur cette carte, celle de la présence d'une icône de la Nouvelle Vague, Bernadette Lafont, dont chaque performance à l'écran affiche des allures de fête. Depuis ses premiers pas dans les films de François Truffaut (*Les Mistons*) et de Claude Chabrol (*Le beau Serge*), elle a su s'imposer, en apparence sans effort, usant avec habileté de sa beauté singulière et de sa voix de plus en plus éraillée.

Tout cela sert habilement le personnage central de cette comédie plus ou moins grinçante, pimentée de réalités sociales qui tapissent les télé-journaux: pauvreté galopante, trafic de drogue, logements sociaux en ruine, gens du troisième âge marginalisés, etc. Ces grandes et petites tragédies se cristallisent autour de la figure de Paulette, veuve depuis le 11 septembre 2001,



AZ FILMS

À l'écran, chaque performance de l'actrice Bernadette Lafont affiche des allures de fête.

une date fatidique qui lui rappelle chaque année que son univers s'est écroulé à la mort de son conjoint rongé par l'alcool, et à l'ombre de la tour Eiffel.

Cette ancienne propriétaire de restaurant a tout pour plaire: acariâtre, raciste, misanthrope, opportuniste et égoïste. Heureusement qu'elle fréquente régulièrement le confessionnal! Pour survivre, cette mère ingrate doublée d'une grand-mère détestable (elle en veut à sa fille d'être mariée à un politicien de race noire et à son petit-fils d'avoir la peau trop foncée) fouille dans les poubelles et espionne ses voisins. Sa vie va pourtant changer de façon radi-

cale le jour où elle va devenir «dealeuse», vendant d'abord du cannabis dans des endroits mal famés pour ensuite se faire pâtissière particulière, offrant gâteaux et biscuits d'un goût exquis, et aux effets surprenants.

Paulette serait-elle la digne héritière de Tatie Danielle? Plusieurs le disent, et aimeraient sûrement le croire... Dans le film de Jérôme Enrico comme dans celui d'Étienne Chatiliez, le trait est volontairement grossi, l'approche désinvolte permettant d'illustrer les pires atrocités morales et d'entendre les répliques les plus salaces. Or ce petit jeu de masquerade de la bonne conscience

atteint souvent ses limites lorsque la dénonciation ne se réduit qu'à la caricature, celle qui égratigne sans vraiment écorcher. De plus, ce ton très «comédie à l'italienne», donnant à la pauvreté une image rarement vertueuse, s'adoucissent peu à peu, faisant basculer le personnage d'un extrême à l'autre. Même l'esthétique du film se transforme, épousant l'image rassurante des petites douceurs de la rebelle devenue femme d'affaires. Comme quoi une véritable révolution, c'est beaucoup plus que du bonbon.

Collaborateur
Le Devoir



REVOLUTIONARY FILMS

Revolution visite près d'une quinzaine de pays et explore les fonds marins des coins les plus reculés de la planète pour illustrer son état de dégradation avancée.

Une Terre qui ne tourne pas rond

REVOLUTION

(V.F.: RÉVOLUTION)
Réalisation, scénario et image: Rob Stewart. Montage: Eammon O'Connor, Becky Hunter. Canada, 2012, 86 min.

ANDRÉ LAVOIE

Après l'immense succès planétaire de son premier documentaire au croisement du film animalier et du pamphlet politique, *Sharkwater* (2007), le Canadien Rob Stewart a sillonné le monde pour porter son message, à la fois optimiste et pessimiste: le destin de la faune et de la flore est intimement lié au nôtre; le saccage de nos ressources et de notre habitat ne peut plus durer.

Sharkwater se concentrait surtout sur la réalité des requins et son caractère sanglant, mais pas tant celui de l'animal que de son principal prédateur, l'être humain. Rob Stewart embrasse cette fois beaucoup plus large dans *Revolution*, visitant près d'une quinzaine de pays et explorant les fonds marins des coins les plus reculés de la planète pour illustrer son état de dégradation avancée. Vous connaissez le phénomène de l'acidification des océans? La vue d'immenses récifs de corail dépouillés de leurs charmes, de leurs couleurs, de toute forme de vie, suffira à vous le faire comprendre.

Rob Stewart nous implore de

modifier nos comportements, de retirer nos lunettes roses pour amorcer ce bouleversement des consciences qu'il appelle sur tous les tons, et surtout en direction des jeunes. C'est sans doute pourquoi son discours se fait parfois simpliste, optant pour une approche spectaculaire et séduisante, se mettant le plus souvent en scène, une posture agaçante, comme si le cinéaste confondait mission et promotion. Un peu plus et on pourrait même le confondre avec Al Gore, celui qui répand la bonne nouvelle environnementale aux quatre coins du monde en jet privé et tel que vu dans *An Inconvenient Truth*.

Loin de renouveler le genre, celui du film catastrophe version écolo, *Revolution* s'inscrit dans le sillage de ce cinéma de conscientisation globale assorti d'images d'une beauté envoûtante — esthétique quelque peu paradoxale étant donné l'état de la situation. Rob Stewart, narrateur de son film, devient aussi le commentateur de ses pérégrinations mondiales dans la foulée du succès de *Sharkwater*, bien mises en évidence dans son dernier film. Son engagement apparaît indiscutable, mais sa démarche de cinéaste, franchement peu révolutionnaire.

Collaborateur
Le Devoir

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
YANNICK NEZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENAIRE EN TÊTE

25 AVRIL 19h30 2013
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Airs de jeunesse 2.0

SCHUMANN BIZET / WAXMAN
DVOŘÁK É. CHAMPAGNE
COLLECTIF DE PIERRE-LAPORTE
signé Nicolas Gilbert

CHEF JEAN-MICHAËL LAVOIE | PIANO MARIKA BOURNAKI | VIOLON KERSON LEONG

AVEC LE CHEUR DE L'ÉCOLE SECONDAIRE JOSEPH-FRANÇOIS-PERRAULT

orchestremetropolitain.com

Billets à partir de 31,29 \$ + taxes

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CONCERTS LMMC
TOKYO STRING QUARTET
CONCERT D'ADIEU
Beethoven, Bartók, Ravel
Vendredi le 26 avril 2013, à 19 h 30
Salle Pollack – 555, rue Sherbrooke Ouest
514 932-6796 • lmmc@qc.aibn.com • www.lmmc.ca
Billets: 40 \$ / Étudiants (26 ans): 20 \$

VIVA VOCE
Peter Schubert, directeur artistique

Shannon
claudio

Shannon Mercer, soprano canadienne dont la réputation n'est plus à faire, se joint à VivaVoce pour vous présenter des madrigaux de Claudio Monteverdi. Avec Pallade Musica, un nouvel ensemble baroque exceptionnel.

Le samedi 27 avril 2013 à 19 h 30
Salle de concert Redpath
3461, rue McTavish
514 398-4547 • vivavoce-montreal.com

Musique de chambre
Alegra Chamber Music
32^e saison

clarinette classique
Simon Aldrich
violin classique
Geneviève Beaudry
violin classique
Valérie Belzile
alto classique
Jennifer Thiessen
violoncelle classique
Catherine Perron

Oeuvres de Reicha, Krommer, Beethoven & Mozart

jeudi 18 avril, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
www.allegrachambermusic.com

Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE un monde différent

Pour nous appuyer :
www.alternatives.ca
514.982.6606

CULTURE › CINÉMA

De l'ombre à la lumière

RENOIR

Réalisation: Gilles Bourdos. Scénario: Gilles Bourdos, Michel Spinosa, Jérôme Tonnerre. Avec Michel Bouquet, Christa Theret, Vincent Rottiers, Thomas Doret, Romane Bohringer. Image: Ping Bin Lee. Montage: Yannick Kergoat. Musique: Alexandre Desplat. 101 min.

ODILE TREMBLAY

Ce film axé sur une illustre filiation, Auguste Renoir, immense peintre impressionniste de la sensualité, et Jean Renoir, un des plus grands cinéastes que la France ait enfantés, repose beaucoup sur sa lumière et son arrière-plan visuel et humain.

Michel Bouquet est merveilleux dans la peau du vieux maître malade et tyrannique, entouré de femmes aimées ou consommées jadis, harem bourdonnant de rivalités larvées.

Entre Auguste, au bout de sa course, fasciné par son nouveau et joli modèle impétueux, Andrée (Christa Theret, lumineuse et énergique), et son fils Jean (Vincent Rottiers, plus fatot) blessé au combat (nous sommes en 1915), c'est la valse du pouvoir de l'un à perdre et du talent de l'autre à éclorre qui se joue, dans un

moment charnière encore dans le brouillard de ses limbes.

Le film n'a pas la force de *Van Gogh* de Pialat, parangon du genre, mais *Renoir* est un ravissement visuel, dans ce repaire de la Côte d'Azur où les fleurs, les fruits, les jeunes filles, les tissus joyeux des robes, la rivière et le soleil opposent la beauté du monde à la guerre qui gronde au loin.

Le rôle de la modèle Andrée Heuschling, qui deviendra l'épouse de Jean Renoir et le poussera à faire du cinéma en la prenant comme actrice, est

ici abordé avec certains flottes scénaristiques, compensés par un savoir-faire pictural — la facture du film ressemble à des tableaux de Renoir — et un art de capter des frustrations, des peurs, des révoltes, des sensibilités qui gravissent autour d'Auguste dans son

royaume où tous se préparent à vivre sans lui.

Vincent Rottiers n'incarne pas le futur cinéaste de *La grande illusion* (il est alors sans ambition), mais a déjà puisé à la guerre des sources d'inspiration, qu'on sait devoir plus tard éclorre. Bourdos, très documenté, ne verse jamais dans l'hagiographie de l'un ou



MÉTROPOLE FILMS

Renoir est un ravissement visuel, dans ce repaire de la Côte d'Azur où les fleurs, les fruits, les jeunes filles, les tissus joyeux des robes, la rivière et le soleil opposent la beauté du monde à la guerre qui gronde au loin.

l'autre Renoir, encore moins du troisième, Claude (Thomas Doret), encore enfant, fils négligé du peintre des *Baigneuses*, qui pousse tant bien

que mal dans son ombre. Le film est une peinture d'états d'âme: impuissance enjouée ou envieuse des servantes. Surtout obstination du pa-

triarque, incertitude de Jean, émoi de Claude, tous éblouis par un rayon de soleil féminin en un désir qui transformera les rapports de force et inven-

tera d'autres demains artistiques, dont on connaît hors champ les rayonnements.

Le Devoir

Le jeune garçon et la mort

LA CICATRICE

Écrit et réalisé par Jimmy Larouche. Avec Marc Béland, Patrick Goyette, Loëk Bernier, Dany Bouchard, Normand D'Amour, Joëlle Morin. Image: Glauco Bermudez. Montage: Mathieu Demers. Musique: Jorane. Québec, 2013, 80 minutes.

MARTIN BILODEAU

Autrefois, à l'école, Richard a été persécuté par Paul. Lequel était lui-même écrasé par son père. À partir de ce cas de figure exploité récemment dans *Les Pee-Wee: l'hiver qui a changé ma vie*, le Québécois Jimmy Larouche formule dans *La cicatrice* une plaidoirie masculiniste qui, au-delà de sa sincérité évidente, déboule comme une tonne de briques.

De fait, tout ce qui nous est donné à voir dans cette variation sur le thème de *La jeune fille et la mort* de Roman Polanski (plus marginalement de *Collaborator*, de Martin Donovan) semble subordonné à la mission thérapeutique dont s'est investi le scénariste et cinéaste. Prenant pour point de départ les douleurs subies durant sa propre enfance, celui-ci raconte le kidnapping de Paul (Patrick Goyette, l'air baveux qui convient) par Richard (Marc Béland, investi et intense), au terme d'une partie de hockey amateur où le premier, fidèle à lui-même, s'est montré odieux avec tout le monde.

Ligoté dans une grange qui a autrefois été le théâtre de la terrible humiliation de Richard, l'ex-bourreau remonte le passé en compagnie de sa victime, à travers des flash-back qui meublent la moitié du film. Signalons que le montage de Mathieu Demers est si bien articulé qu'on ne sait plus si le centre de gravité du film

se situe dans le passé (qui nous éclaire sur les motivations de Paul) ou dans le présent (qui nous révèle l'homme brisé que Richard est devenu). Les tentatives de mêler l'un et l'autre, avec intrusion dans le présent de Richard enfant (Dany Bouchard) et adolescent (Sébastien Leblanc), sont à l'inverse plutôt maladroites.

Maladresse est du reste le maître mot de *La cicatrice*. Par manque évident de confiance en ses propres moyens artistiques (ils sont pourtant évidents, l'avenir le prouvera), le cinéaste épelle presque les mots dans la bouche de ses interprètes et se regarde faire à chaque étape. En témoigne la forme, élégante mais très appliquée, où chaque plan, chaque mouvement d'appareil, veut primer un supplément de sens au récit. C'est sa fonction, mais ici c'est trop voyant, trop prosaïque. Par exemple, afin de bien communiquer au spectateur le thème central (comment voir clair dans sa vie?), Larouche multiplie les flous artistiques, créés par la profondeur de champ, un reflet dans une pare-brise, un rideau de douche translucide, une fenêtre embuée, etc.

Le scénario, trop dilaté pour la somme d'informations qu'il véhicule, aurait eu plus d'impact en format court ou moyen métrage. Les allers-retours dans le temps, aussi fluides soient-ils à l'écran, entretiennent artificiellement le mystère quant à la faute commise autrefois par Paul. Une fois dévoilée, celle-ci semble disproportionnée par rapport au dispositif de vengeance mis en place par Richard. *La cicatrice*, dans son ensemble, produit le même effet.

Collaborateur
Le Devoir

Richard (Marc Béland) victime d'intimidation pendant son enfance, décide de se venger, des années plus tard.

Dans le regard du père

THE PLACE BEYOND THE PINES

(V.F. AU-DELÀ DES PINS) De Derek Cianfrance. Avec Ryan Gosling, Bradley Cooper, Eva Mendes, Ben Mendelsohn, Dane DeHaan, Emory Cohen, Rose Byrne. Scénario: Derek Cianfrance, Ben Coccio, Darius Marder. Image: Sean Bobbitt. Montage: Jim Helton, Ron Patane. Musique: Mike Patton. États-Unis, 2012, 140 minutes.

MARTIN BILODEAU

On se croirait devant une miniserie comprimée, comme au temps où la tendance mondiale (de *Fanny et Alexandre* de Bergman aux *Plouffe* de Carle) était de miser sur les deux fronts: une version abrégée pour le ciné, une longue, ventilée en quatre à six épisodes, pour la télé. Celle-ci expliquait ce que l'autre évoquait, développait ce sur quoi l'autre enchaînait. Les deux formules autonomes devenaient, pour peu qu'on s'éprenne du film ou de la série, interdépendantes.

La parenté «minisérielle» de *The Place Beyond the Pines* provient de sa construction en trois volets distincts, dont chacun aurait gagné à être développé davantage, malgré les deux heures vingt au compteur. Ce qui à l'inverse distingue le film de Derek Cianfrance (*Blue Valentine*) du modèle: l'enchaînement desdits volets, à la manière d'un cadavre exquis ou de *La ronde* de Max Ophüls. Plus précisément, on quitte un personnage pour s'attacher à un autre, par trois fois, tout en demeurant dans le même milieu (la ville de Schenectady, dans l'État de New York) et sans perdre le fil de la même histoire motivée, à tous les chapitres, par le désir



ALLIANCE FILMS

Le personnage de Ryan Gosling braque des banques pour reconquérir la mère de son fils.

de reconnaissance paternelle.

Employant pour développer son thème les mécanismes du cinéma de genre façon *Capitaine Fear* (le passé ressurgi qui réactive la mauvaise conscience du héros), Cianfrance brosse sur 15 ans (l'action des deux premiers volets se déroule dans les années 80) un tableau à la truelle, d'une élégance certaine et très sophistiquée dans ses compositions — on note l'usage inspiré de la caméra numérique dans les scènes de poursuites, avec ses saccades en *jump-cuts*.

Trois hommes et une femme sont au cœur du récit s'ouvrant sur les chapeaux de roues au moyen d'un épating plan-séquence à la De Palma (bonjour *Snake Eyes*) qui nous fait traverser à pied une foire ambulante à la suite du cascadeur à moto attendu sur la ligne de départ (Ryan Gosling). Les cinquante premières minutes sont focalisées sur ce personnage, notamment sur sa découverte de paternité qui l'incite à quitter son emploi et à braquer des banques pour re-

conquérir la mère (la toujours excellente Eva Mendes), établie avec un autre, et subvenir à ses besoins. Le récit bifurque ensuite vers le policier héroïque (Bradley Cooper) qui a croisé sa route et qui, faisant face à un terrible dilemme moral lié à sa propre culpabilité, va dénoncer la corruption au sein du service de police et ainsi favoriser son ascension politique souhaitée par son père. Quinze ans plus tard, la rencontre des fils adolescents du cascadeur et du flic donne un tour de plus à la roue du destin illustrée symboliquement dans la scène inaugurale du film.

À tous égards, nous avons

affaire ici à une œuvre réfléchie, très en contrôle. Paradoxalement, le film, trop lisse et trop intelligent pour son bien, glisse sur la conscience sans s'y poser. On admire la mécanique, sans toutefois s'investir dans son récit, dont seuls Eva Mendes et Ray Liotta, en flic pourri avec la tête de l'emploi, accélèrent le pouls. Par-dessus tout, on sent que Derek Cianfrance a voulu arperter le territoire de James Gray (*The Yards, We Own the Night*). Par politesse, pense-t-on, il a omis de laisser sa propre empreinte dessus.

Collaborateur
Le Devoir

« FRANÇOIS CLUZET, MAGISTRAL »
- ERIC MOREAULT, LE SOLEIL

★★★★★
- LE MONDE

★★★★★
- L'EXPRESS

★★★★★
- LE POINT

11.6

UN FILM DE PHILIPPE GODEAU

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

Remstar

PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

BEAUBIEN | PONT-VAU 18 | BOUCHERVILLE | BELŒIL | STE-ADELE | GATINEAU | SHERBROOKE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

« PETIT CHEF-D'ŒUVRE TROUBLANT ET SUBTIL... UN FILM QUI CHARME, QUI ÉTONNE, QUI EXCITE. »
- TELERAMA

« FRANÇOIS OZON EST À SON MEILLEUR. »
- LE MONDE

« UNE RÉUSSITE ! »
- METRO

PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE FESTIVAL DE TORONTO

IL Y A TOUJOURS UN MOYEN D'ENTRER

DANS LA MAISON

Un film de FRANÇOIS OZON

FABRICE LUCHINI

KRISTIN SCOTT THOMAS | EMMANUELLE SEIGNER | DENIS MÉNOCHET | ERNST UMHAUER

JEAN-FRANÇOIS BALMER | BASTIEN UGHETTO

DANSLAMAISON-LEFILM.CA

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 19 AVRIL!

YouTube | LesFilmsSeville

CINÉMA

Voyage psychédélique jusqu'au maelström mental

TRANCE

Réalisation : Danny Boyle.
Scénario : Joe Ahearne et John Hodge. Avec James McAvoy, Rosario Dawson, Vincent Cassel.
Image : Anthony Dod Mantle.
Musique : Rick Smith. Montage : Jon Harris. 101 min.

ODILE TREMBLAY

Se rapprochant de sa veine *Trainspotting* avant de lui donner une suite à l'écran, jonglant aussi avec un labyrinthe scénaristique à la *Inception* de Christopher Nolan — dont l'ancêtre illustre demeure le *Vertigo* d'Hitchcock —, le Britannique Danny Boyle s'est écarté des rives plus naturalistes où l'avaient conduit l'oscarisé *Slumdog Millionaire* et *127 Hours*, sans remiser leurs jeux de miroirs. Tourné avant sa mise en scène de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Londres, monté après cet épisode, le film indique quelle voie il entend creuser à cette étape de sa carrière.

Usant d'écrans dans les écrans à travers ceux des nouvelles technologies — téléphones intelligents ou tablettes numériques —, mais aussi reflets multiples de caméra, histoire de répondre à la complexité de l'intrigue en poupées gigognes, le cinéaste de toutes les branchitudes s'est offert un voyage psychédélique (attention, effets spéciaux en délire!) avec ce *Trance*, semé de trappes en tous genres, jusqu'au maelström mental.

Ce thriller psychologique jette un doute sur les inten-

tions du héros. Victime? Manipulateur? C'est dans un chic encan d'art qu'un commissaire-priseur, Simon (James McAvoy), dérobe avec la complicité d'alliés malfaiteurs l'inestimable tableau *Vol des sorcières* de Francisco Goya (dans la vraie vie, propriété du Musée du Prado à Madrid). Assommé par le chef de gang (Vincent Cassel, à son meilleur) d'un vigoureux coup-de-poing, il devient (ou pas) amnésique et n'avoue pas (ou ignore), même sous la torture, où l'œuvre est cachée. Que faire? Une sublime thérapeute hypnotiseuse (Rosario Dawson) se mettra

sur le coup, histoire de l'aider ou de lui nuire. C'est selon. Ici, tout le monde ment. La belle soigne et aime à sa guise, le subconscient parle et se fait manipuler, le passé refait surface en brassant encore davantage la donne.

Trance démarre en trombe et met en appétit. Danny Boyle sait ficeler une action et la scène du braquage rebondit à une vitesse folle: mise en scène impeccable et violente pour cette ouverture à la Tarantino. *Trance* se démultiplie ensuite en segments, dotés de leurs structures propres, de leurs logiques aussi. Le cinéaste expérimente avec une liberté jubilatoire, alors que son directeur photo Anthony Dod Mantle multiplie les cadrages décadrés au milieu d'envolées stylistiques. La musique de Rick Smith apporte un liant supplémentaire et le monteur Jon Harris confère un rythme dingue à cet univers à tiroirs.

On est dans le film noir,



Trance est un film noir, avec femme fatale et triangle amoureux, qui a une dimension supplémentaire de manipulation kaléidoscopique.

femme fatale comprise et triangle amoureux, avec une dimension supplémentaire de manipulation kaléidoscopique. Rapidement les questions d'argent deviennent accessoires, pour ouvrir sur les rivalités et les blocages intimes.

En ce sens, le rôle de Si-

mon en confusion d'identité, joué par James McAvoy (très remarqué dans *Atonement*), par le flou qu'il implique, le pousse à l'ombre de ses partenaires aux personnages mieux découpés. Le Français Vincent Cassel, dont le puissant charisme sert à merveille les profils de mauvais

garçon à la sexualité triomphante, crève l'écran aux côtés de la brune et sensuelle Rosario Dawson, à la perversité d'une lady Macbeth. On peut reprocher à *Trance* de s'enfoncer avec excès dans la complexité de sa trame en dernière partie, avant un nouveau coup de volant vers la fa-

cilité narrative pour sa finale décevante. Reste que Danny Boyle a joué d'audace et de puissance dans le gros du film avec une rage et un esthétisme agonique, témoins de sa haute forme pour tous les

Le Devoir

Affaire de chœur

THE SAPPHIRES (LES SAPHIRS)

Réalisation : Wayne Blair.
Scénario : Tony Briggs, Keith Thompson. Avec Chris O'Dowd, Deborah Mailman, Jessica Mauboy, Deborah Mailman, Shari Sebbens, Miranda Tapsell. Image : Warwick Thornton. Musique : Cezary Skubiszewski. Montage : Dany Cooper. 103 min.

ODILE TREMBLAY

Présenté hors compétition au dernier Festival de Cannes, le gentil *The Sapphires* de l'Australien Wayne Blair, adapté d'une pièce à succès sur Broadway, ne prétend aucunement faire dans la dentelle et réinventer l'esthétique du septième art. Production populaire affichée comme telle, ce film (qui semble une version australienne de *Dreamgirls*), inspiré de la carrière d'un groupe de chanteuses aborigènes d'Australie, appuie l'émotion tout en abordant (en surfant) des questions plus graves: le racisme, la guerre, le problème d'identité des mulâtres, les courants contestataires des années 60, etc.

Trois jeunes sœurs aborigènes, Gail, Cynthia, Julie, choristes de country, rencontrent un pianiste blanc (Chris



FILMS SEVILLE

The Sapphires de l'Australien Wayne Blair est adapté d'une pièce à succès sur Broadway.

O'Dowd, très convaincant) en 1968, qui les prend sous son aile, devient leur gérant, les convertit à la soul. Avec leur cousine métissée, elles s'embarquent à ses côtés pour le Vietnam en guerre afin de divertir les soldats américains, sans trop comprendre ce qui se passe là-bas.

Ici, la musique est charmante et facile, les rapports humains sont décrits avec plus de bonhomie que d'analyse psychologique. Et ce, même quand le manager remet à sa place Gail (Deborah Mailman, très attachante), la leader du groupe, parce que sa voix a moins de puissance que celle des autres

(tout en l'aimant) ou quand les filles se battent entre elles.

Plus intéressant est le chaos de la guerre qui les rattrape, les images d'archives de l'assassinat de Martin Luther King, le retour à l'histoire des pensionnats blancs où les enfants aborigènes étaient envoyés après kidnapping par l'État australien. Ces veines, quoiqu'effleurées, apportent une plus-value à la trame d'un scénario plutôt médiocre sur une réalisation quelconque, avec humour, de bons sentiments et une joie de vivre parfois communicative.

Le Devoir

LA COMÉDIE SURPRISE DE L'ANNÉE !!!

GAUMONT PRÉSENTE

BERNADETTE LAFONT

CARMEN DOMINIQUE MAURA LAVANANT
FRANÇOISE ANDRE AXELLE BERTIN PENVERN LAFFONT

PRIX DU PUBLIC et PRIX DU JURY Festival du film de l'Outaouais - mars 2013

L'HUMANITÉ
« BERNADETTE LAFONT EST GRANDIOSE »
PARIS MATCH

IL Y A UN NOUVEAU DEALER EN VILLE !

PAULETTE

UN FILM DE JEROME ENRICO

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6060	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	CINÉMA ST-EUSTACHE	CINÉMA PINE STE-ADELE
MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT STARCITE MONTREAL	CINÉMA BELOEIL
VERSION ORIGINALE FRANÇAISE QUARTIER LATIN	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT LE CLAP	CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BEAUPORT
			CINÉMA 9 GATINEAU

« Poignant... »
Odile Tremblay - Le Devoir

CINOCHÉ.COM 24 HRS

AFFAIRESDEGARS.COM

LE PARISIEN L'EXPRESS

TÉLÉRAMA MÉTRO

PARIS MATCH LE NOUVEAU OBSERVATEUR

Gagnante d'un César comme Meilleur Esprit Féminin

MÉLANIE THIERRY

OMBLINE

PRIX DU PUBLIC 2012 Cinémania
PRIX TFO 2012 Cinémania
MENTION SPÉCIALE DU JURY DU PRIX DE LA CRITIQUE Festival du Film de l'Outaouais Mars 2013

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6060	CINÉMA LE CLAP	VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN	CINÉMA 9 LE FORUM 22
--	----------------	---	----------------------

EXCENTRIS

EN ATTENTE DE VISA

À CONTRE-COURANT

LISA SFRISO, 86 MIN - V.O. FRANÇAISE

UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESUP À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM

ET AUSSI À L'AFFICHE:

- AU-DELÀ DES PINS (THE PLACE BEYOND THE PINES) DEREK CIANFRANCE 13+
- LE TRIOMPHE DU MUR BILL STONE EN ATTENTE DE VISA
- NO PABLO LARRAIN G+
- EN ATTENDANT LE PRINTEMPS MARIE-GENEVIÈVE CHABOT EN ATTENTE DE VISA
- LEVIATHAN LUCIEN CASTAING-TAYLOR ET VERENA PARAVEL G+
- ERNEST ET CÉLESTINE DIMANCHE À 11H - DÈS 3 ANS